

An abstract painting featuring bold, expressive brushstrokes in shades of red, orange, and yellow against a light, textured background. The strokes are layered and somewhat chaotic, creating a sense of movement and depth. The overall composition is vertical and occupies the entire page.

# **A quoi rêvent les autistes ?**

**(Le monde des autistes à travers leurs récits et ceux de leurs proches)**

**Filem Jomago**



## REMERCIEMENTS ET DEDICACE

Tout d'abord, ma première pensée va vers Jack<sup>1</sup>, mon grand garçon autiste, âgé de 25 ans aujourd'hui, pour son involontaire (quoique...?) contribution. Ce livre n'aurait évidemment jamais vu le jour sans lui.

Je remercie ensuite ma femme pour son dévouement tant au sein de notre famille qu'auprès des familles d'enfants et d'adolescents autistes via l'association départementale dont elle est un membre très actif depuis plus d'une décennie.

Evidemment, je ne peux passer sous silence le rôle du petit frère de Jack curieux de tout, vif, heureux de vivre et - intarissable parleur ! - de le faire savoir. Tout mécréant que je suis, je bénis chaque jour le ciel de nous l'avoir donné.

Jamais au grand jamais je n'ai eu une seconde de regret, de remord, de dépit d'avoir un enfant si différent des autres : au contraire, Jack m'a appris l'humilité, moi qui suis si exubérant de nature. Sans sa présence si prenante et pourtant si fragile, je serais certainement devenu un jeune cadre dynamique, fervent capitaliste, à peu près dénué de compassion pour les personnes handicapées... sauf bien sûr le soir du Téléthon.

*A Mathilde-Edith, dont les éclats de rire planent encore chaque soir sur notre maisonnée.*

---

<sup>1</sup> Pour conserver l'anonymat de ma famille et des personnes de ma connaissance dont je parle, leurs prénoms ont été changés et j'ai rédigé ce livre sous un pseudonyme. Seuls sont véridiques les noms et prénoms des auteurs cités.



## **PREFACE**

Par le docteur Jacques Constant,

Pédopsychiatre, ancien Chef de Service de Pédopsychiatrie de l'hôpital de Chartres, inventeur de la méthode CHARTREES (adaptation française du TEACCH), il a créé la Maison Départementale des Personnes Autistes (MDPA) d'Eure-et-Loir qui fonctionne toujours admirablement bien.

Il a également présidé le Groupe de travail de la Haute Autorité de Santé (HAS) pour le diagnostic de l'autisme chez l'adulte, a participé au Comité d'organisation des recommandations sur les bonnes pratiques pour le diagnostic précoce, a été membre de la Commission Autisme de la Fondation de France, ainsi que du Comité national de suivi des politiques en faveur des personnes autistes, etc.

Il est enfin auteur du livre « Le permis de se conduire en pays autiste » et du DVD « Voyager en pays autiste », et est actuellement formateur pour des équipes sanitaires et médicosociales.

\* \* \* \* \*

L'originalité de ce livre tient dans l'articulation, réussie par l'auteur, d'une quête personnelle avec une enquête collective.

Quête singulière d'un homme qui cherche à donner sens à une surprise que lui a réservé la vie : celle de devenir père « autour de la quarantaine » d'un enfant autiste.

A quoi rêve-t-il ce désormais jeune homme de 24 ans dont il a fallu attendre « l'âge de 12 ans pour entendre le son de sa voix » et qui « se comporte comme une peluche pendant 90 % de son temps » ?

L'auteur qui « jamais au grand jamais n'a eu une seconde de regret, de remords, de dépit, d'avoir un enfant si différent des autres », sait que son fils perçoit, ressent, pense et rêve. « Sincèrement mais sans pouvoir le prouver » il partage avec les chercheurs l'idée que puisqu'il s'agit du même handicap (la forme dite de « Kanner » du spectre des troubles autistiques) le monde intérieur de son fils est aussi peuplé que celui des autistes qui parlent et qui témoignent de la richesse de leur vie psychique.

D'où l'enquête collective : l'auteur va s'appuyer sur les multiples témoignages d'autistes et de parents actuellement publiés, pour illustrer ses fines observations de la vie quotidienne de son fils. Par une série d'observations, il va réussir à rendre compréhensible la manière d'être, les modalités de percevoir et de raisonner (en nous proposant l'heureux néologisme de « logicautistique ») de son fils ainsi que les inventions de sa famille pour l'aider à comprendre notre monde et pour pouvoir supporter ou diminuer ses comportements gênants.

Pour réaliser cette quête et cette enquête, l'auteur prend le parti de découper dans la quotidienneté, de grandes catégories qui permettent de suivre un fil conducteur dans une large palette de situations le monde intérieur, les bizarreries de comportements, les besoins fondamentaux, la perception du monde extérieur, les interactions avec le monde, les moyens de communication, les soins, la prise en charge d'une autonomie.

Malgré ce plan raisonnable, nous ne sommes pas ici dans un traité académique sur la vie psychique des personnes autistes. L'auteur ne s'interdit pas de citer des textes de référence, de donner son opinion sur tel auteur ou telle technique d'accompagnement, mais il puise la substantifique moelle de son discours dans la comparaison et le rapprochement des comportements de son fils avec les auto-analyses introspectives publiées par les autistes qui

s'expriment. Son travail de maillage de ses lectures avec la vie quotidienne donne à son ouvrage une dimension globale.

Fin observateur, multipliant les détails à travers les situations les plus banales de la vie familiale, l'auteur ne se contente pas d'une approche « naturaliste » des comportements de son fils en l'interprétant à la lumière d'autres témoignages. Il nous fait participer à sa quête. Il souligne ses propres questionnements, reconnaît ses insuffisances et le sentiment de culpabilité qui parfois l'envahit. Il n'évite ni les paradoxes, ni les énigmes. Il interpelle le lecteur, l'apostrophe, le conseille en s'adressant surtout aux lecteurs parents d'enfant autiste. Dans tous les domaines, il revendique une subjectivité qui donne un ton particulièrement attachant à son propos... propos qu'il définit lui-même comme « un long monologue de père, entrecoupé par les bribes d'un dialogue qu'il n'a jamais pu avoir avec son fils et qu'il est donc allé chercher auprès des autres autistes ».

Quelle est la valeur objective de ce propos très subjectif ?

Je crois que l'accumulation de détails ici fournis est de nature à faire progresser la connaissance et qualité des accompagnements. Je partage l'affirmation de l'auteur : en l'état actuel de nos ignorances, « il faut accumuler des tonnes d'indices et ce n'est que de là qu'émergera la solution de l'énigme ».

Il faut bien constater que plusieurs discours, parfois contradictoires, contribuent à la compréhension du fonctionnement mental des personnes entrant dans les définitions actuelles des Troubles du Spectre Autistique.

Le discours scientifique, médical, psychologique est une référence incontournable. Il repose sur un consensus difficilement trouvé et régulièrement réévalué des critères d'inclusion dans le diagnostic, et sur les résultats des études scientifiques nécessitant des méthodologies complexes. Ces études ne sont pas d'un accès facile pour un profane, et même pour la plupart des professionnels de terrain. Le résultat tend à l'exactitude, il est nécessairement parcellaire et de plus –et c'est tout à la gloire de la démarche scientifique-, à peine publié, chaque résultat est réexaminé et critiqué. Les études scientifiques ont incontestablement fait progresser le domaine de la connaissance et il est raisonnable d'espérer qu'elles continueront à lever une partie du voile qui nous empêche actuellement d'acquérir des certitudes dans ce type de handicap. Mais à ce jour elles ne peuvent pas, à elles seules, prétendre dicter des modalités d'accompagnement.

Un autre discours est celui officiel des instances qui contrôlent l'activité des professionnels de la santé et du domaine médico-social. Ce sont les recommandations publiées par les Agences ANESM et HAS. Les textes officiels s'efforcent de s'appuyer sur l'état actuel des connaissances scientifiques. Ils ont leur importance pour organiser les institutions et les diverses réponses sociales aux besoins de ces personnes et de leurs familles. Les recommandations ont fait progresser les pratiques mais elles sont aussi insuffisantes que les résultats scientifiques pour atteindre des certitudes. De plus, les textes officiels, c'est leur nature même, éliminent les affects et la conflictualité qui ont tant d'importance dans ce domaine, comme d'ailleurs dans toutes les autres activités humaines.

Un troisième type de discours a influencé les représentations et les pratiques des professionnels depuis quelques années : c'est le discours militant des associations de parents qui exigent des formes définies de techniques d'accompagnement et qui s'insurgent, à juste titre, contre les insuffisances de la politique en général, et de certains professionnels attachés à des conceptions qui sont aujourd'hui considérées comme dépassées par l'évolution des mentalités.

Le livre que vous allez lire se rattache à un quatrième type de discours : celui des témoignages. Ne s'embarrassant pas des méthodologies statistiques nécessaires à la science, ni des prudences politiques entourant les discours officiels, ni des absolutismes des revendications militantes, le discours des témoignages est une recherche introspective, phénoménologique, descriptive, qui est une source non négligeable de compréhension du vécu des personnes autistes et aussi des modalités de leur accompagnement.

Le témoignage porte ici autant sur la progressive découverte, à travers un parcours, de la spécificité du fonctionnement autistique que du travail fourni par les parents pour permettre à leur enfant, tel qu'il est et tel qu'il restera, de s'adapter à notre société. Le lecteur qui voudrait y trouver des recettes toutes faites glanera surtout une méthodologie pour s'interroger et se positionner dans chaque situation. Les « solutions » sont découvertes au fur et à mesure par les parents et pourtant, elles rejoignent les conseils comportementaux qui sont aujourd'hui accessibles partout.

Le lecteur trouvera maints exemples de la démarche conduite par ce père (qui insiste avec humour sur l'importance de la mère en première ligne) pour inventer ce qui a déjà été trouvé. Ce paradoxe est à mes yeux un des intérêts majeurs de ce livre. C'est en tout cas la forme de respect de ce père pour la singularité de ce fils, et l'aboutissement d'un parcours d'acceptation de la différence.

L'auteur a connu, au début de la vie de son fils, la mode de « l'attente du désir » et cru au miracle de la « sortie de l'autisme » que lui laissait entendre les professionnels. Puis l'intensité du handicap s'est imposée et avec elle, l'acceptation des limites, de la lenteur des progrès, l'absence de choix dans les modalités éducatives avec l'obligation de l'accompagnement comportemental jusqu'à la nécessité d'utiliser des méthodes de conditionnement opérant « comme un dressage de petit chien » à l'opposé des croyances éducatives initiales de ce père humaniste.

Qu'il soit remercié pour cette leçon d'humilité et de pragmatisme. Son livre nous donne une leçon d'espoir pour tous ceux qui, comme son fils, vivent parmi nous « une présence si prenante et pourtant si fragile ».

Docteur Jacques Constant





## TABLE DES MATIERES

<b>AVANT-PROPOS .....</b>	<b>13</b>
Bibliographie .....	13
Présentations .....	13
Avertissement au lecteur .....	16
<b>1 INTRODUCTION .....</b>	<b>17</b>
<b>2 LE MONDE INTERIEUR DES AUTISTES.....</b>	<b>21</b>
2.1 Emotions, sentiments.....	21
2.2 Raisonement, logique et théories .....	26
2.2.1 Raisonement .....	26
2.2.2 Théories .....	29
2.2.3 Règles .....	30
2.3 Rêves et désirs .....	34
2.3.1 Rêves.....	34
2.3.2 Désirs, envies.....	35
2.3.3 Imagination .....	36
2.4 Mémoire et connaissances.....	37
2.4.1 Des chiffres.....	38
2.4.2 ... et des lettres.....	40
2.4.3 Connaissances et dons .....	41
<b>3 LES BIZARRERIES DE COMPORTEMENT.....</b>	<b>43</b>
3.1 L'agressivité comme moyen d'expression .....	43
3.1.1 L'auto-agressivité .....	43
3.1.2 Les morsures.....	44
3.1.3 L'hétéro-agressivité .....	44
3.2 Sameless et anticipation .....	45
3.2.1 Sameless ou immuabilité .....	45
3.2.2 Prévisibilité, besoin d'anticipation, difficulté du choix .....	47
3.3 Manie des détails et cohérence centrale .....	49
3.4 Stéréotypie et cohérence locale .....	51
3.4.1 Généralités sur les stéréotypies .....	51
3.4.2 Première hypothèse : de l'anesthésie sensorielle à l'addiction .....	52
3.4.3 Deuxième hypothèse : la somatisation .....	53
3.4.4 Troisième hypothèse : la sélection d'un canal sensoriel privilégié.....	53
3.4.5 Quatrième hypothèse : du plaisir à la fascination .....	54
3.4.6 Cinquième hypothèse : la cohérence locale.....	55
3.4.7 Sixième hypothèse : le problème neurologique .....	57
3.5 Repli sur soi et frustrations .....	58
3.5.1 Repli sur soi .....	58
3.5.2 Frustrations .....	58
3.6 Phobies, peurs, angoisses, stress.....	59
3.6.1angoisses .....	59
3.6.2 Peurs .....	59
3.6.3 Contact physique.....	63
3.6.4 Fugue .....	64

3.7	Colère, refus, sentiment de puissance et pouvoir tyrannique .....	65
3.7.1	Colère.....	65
3.7.2	Refus .....	68
3.7.3	Sentiment de puissance et pouvoir tyrannique.....	69
3.8	Résistance à la douleur et à la maltraitance .....	70
3.8.1	Douleur .....	70
3.8.2	Chaud et froid .....	73
3.8.3	Violence, maltraitance, harcèlement .....	74
3.9	Rituels, tics, manies, obsessions, fixations et intérêts spécifiques .....	75
3.9.1	Généralités .....	75
3.9.2	Fixations, tics.....	76
3.9.3	Intérêts spécifiques .....	77
3.9.4	Rituels.....	78
3.10	Rire et humour .....	79
3.11	Attention, concentration, troubles de la mémoire immédiate .....	80
3.12	Aspect physique, démarche, lenteur .....	80
3.12.1	Beauté .....	80
3.12.2	Démarche .....	81
3.12.3	Lenteur.....	82
<b>4</b>	<b>LES BESOINS FONDAMENTAUX .....</b>	<b>85</b>
4.1	Alimentation, miction, défécation .....	85
4.1.1	Alimentation .....	85
4.1.2	Miction .....	90
4.1.3	Défécation.....	91
4.2	Endormissement et sommeil .....	93
4.2.1	Endormissement.....	93
4.2.2	Sommeil .....	94
4.3	Amitié, amour, sexualité .....	95
4.3.1	Amitié .....	96
4.3.2	Amour.....	98
4.3.3	Sexualité.....	102
4.4	Relations avec la famille proche.....	106
4.4.1	Parents .....	106
4.4.2	Fratrie.....	110
4.5	Jeux, imitations, loisirs, sports .....	113
4.5.1	Jeux .....	113
4.5.2	Imitations .....	116
4.5.3	Loisirs .....	117
4.5.4	Sport.....	119
4.6	Habillement, tenue en société .....	119
4.6.1	Habillage et habillement .....	119
4.6.2	Tenue en société.....	120
<b>5</b>	<b>LA PERCEPTION DU MONDE EXTERIEUR .....</b>	<b>121</b>
5.1	Compréhension des sentiments et des émotions des autres .....	121
5.1.1	Compréhension au premier degré.....	121
5.1.2	Réaction à la colère.....	121
5.1.3	Reconnaissance des émotions .....	122
5.2	Les cinq sens .....	123

5.2.1	Le toucher .....	124
5.2.2	L'odorat .....	129
5.2.3	Le goût.....	129
5.2.4	L'ouïe.....	130
5.2.5	La vue .....	134
<b>5.3</b>	<b>Traitement de l'information .....</b>	<b>137</b>
5.3.1	Stimuli extérieurs .....	137
5.3.2	Stimuli intérieurs.....	139
5.3.3	Synesthésie.....	139
5.3.4	Hypersélectivité et relation de cause à effet.....	140
5.3.5	Manque de généralisation .....	144
<b>5.4</b>	<b>Structuration spatio-temporelle et orientation .....</b>	<b>145</b>
5.4.1	Structuration du temps et de l'espace.....	145
5.4.2	Orientation dans l'espace et vertige.....	146
<b>5.5</b>	<b>Déroulement du temps .....</b>	<b>147</b>
<b>5.6</b>	<b>Perception de soi .....</b>	<b>149</b>
5.6.1	Proprioception .....	149
5.6.2	Perception de son comportement.....	150
<b>5.7</b>	<b>Maladie, mort .....</b>	<b>151</b>
5.7.1	Maladie.....	151
5.7.2	Mort .....	154
<b>6</b>	<b>LES INTERACTIONS AVEC LE MONDE .....</b>	<b>157</b>
6.1	Cercle familial étendu.....	157
6.1.1	Grands-parents.....	157
6.1.2	Autres membres de la famille.....	158
6.2	Professionnels.....	158
6.2.1	Dentiste.....	158
6.2.2	Coiffeur .....	159
6.2.3	Psychiatre, psychologue, psychanalyste, psychothérapeute.....	160
6.3	Autres personnes .....	163
6.3.1	Voisins.....	163
6.3.2	Autres enfants.....	164
6.3.3	Foule, promiscuité.....	166
6.4	Contact avec les animaux .....	167
6.4.1	Animaux de compagnie.....	167
6.4.2	Peur des animaux .....	168
6.5	Vie en société.....	169
6.5.1	Lieu de vie.....	169
6.5.2	Voyager .....	170
6.5.3	Petites sorties .....	171
6.5.4	Transports en communs .....	173
6.5.5	Fêtes, anniversaires, grandes occasions .....	173
6.5.6	Religion .....	175
6.5.7	Argent .....	176
<b>7</b>	<b>LES MOYENS DE COMMUNICATION .....</b>	<b>177</b>
7.1	Communication par le langage.....	177
7.1.1	Langage parlé .....	177
7.1.2	Langage lu.....	181

7.1.3	Langage compris .....	182
7.1.4	Langage écrit .....	186
7.1.5	Langage artificiel .....	186
7.1.6	Lecture .....	187
7.1.7	Ecriture .....	189
7.1.8	Conversation et écholalie .....	190
7.2	Communication non verbale .....	198
7.2.1	Production de bruits et de sons .....	199
7.2.2	Contact oculaire .....	199
7.2.3	Utilisation des pictogrammes .....	200
7.2.4	Communication alternative et augmentée .....	204
7.2.5	Communication facilitée .....	204
<b>8</b>	<b>LES SOINS, LA PRISE EN CHARGE ET L'AUTONOMIE.....</b>	<b>209</b>
8.1	Diagnostic .....	209
8.2	Education, scolarisation .....	210
8.2.1	Scolarisation ou pas ? .....	210
8.2.2	A la maison .....	211
8.2.3	A l'école maternelle .....	212
8.2.4	A l'école primaire .....	213
8.2.5	Au collège .....	218
8.2.6	Au lycée .....	219
8.2.7	A l'université .....	220
8.3	Travail, occupation, autonomie .....	220
8.3.1	Travail .....	220
8.3.2	Occupation et autonomie .....	222
8.4	Education spécialisée .....	223
8.5	Méthodes de prise en charge .....	225
8.5.1	Méthodes psychodynamiques .....	226
8.5.2	Méthodes comportementalistes .....	227
8.5.3	Méthodes loufoques .....	230
<b>9</b>	<b>FAIRE FACE A L'AUTISME ? .....</b>	<b>231</b>
9.1	Lenteur des progrès .....	231
9.2	Désespoir .....	232
9.3	Espoir et génétique .....	232
9.4	Facteurs aggravants ou surhandicapants .....	233
9.4.1	Hygiène .....	233
9.4.2	Epilepsie .....	233
9.4.3	Autre maladie .....	235
9.5	Médicaments .....	235
9.6	Vers le bout du tunnel ? .....	237
9.7	Des progrès... mais lents .....	238
9.8	Premier déclic .....	239
9.9	Premiers pas dans le monde des neurotypiques .....	242
<b>10</b>	<b>EN CONCLUSION .....</b>	<b>245</b>
10.1	Quelques idées en vrac .....	245
10.2	Accepter l'autisme .....	245
10.3	Autiste et heureux de l'être .....	246

10.4	Pour conclure définitivement .....	248
<b>11</b>	<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>251</b>
11.1	Ecrits d'autistes .....	251
11.2	Ecrits de parents .....	254
11.3	Autres références bibliographiques sur l'autisme .....	259
11.4	Romans impliquant des personnes autistes .....	263
11.5	Divers.....	264
<b>12</b>	<b>PETIT GLOSSAIRE.....</b>	<b>267</b>



## AVANT-PROPOS

### Bibliographie

Ce document fait abondamment références aux livres dont vous trouverez la liste à la fin, au chapitre « Bibliographie ». Cette bibliographie se présente selon l'exemple suivant :

**[DH2] HERBAUDIÈRE Denise (2000)** – Cati, une adolescente autistique – *Collection Pédagogie Psychosociale, réédité par « Les amis de Cati », 288 pages.*

Cela signifie :

- livre référencé DH2 (« DH » sont les initiales de l'auteur et « 2 » indique qu'il s'agit de son second livre) ;
- écrit par Denise Herbaudière en 2000 ;
- intitulé « Cati, une adolescente autistique » ;
- édité (dans la version citée ici) par « Collection Pédagogie Psychosociale » ;
- comprenant 288 pages.

Pour des raisons de droit d'auteur, je n'ai pas pu reproduire intégralement des extraits significatifs de ces divers livres, étant limité à un maximum de 250 caractères par citation ! Au-delà, il m'aurait fallu solliciter l'autorisation de chaque auteur et éditeur concerné. Ces brèves citations sont près de 600 éparpillées de-ci-de-là dans le texte dont elles forment la colonne vertébrale : mentionnées entre guillemets et en italiques, c'est sur elles que je me suis appuyé pour discuter de tous les sujets abordés. Bien que souvent tronquées, le lecteur pourra les retrouver dans leur intégralité en ouvrant le livre d'origine grâce aux références bibliographiques que j'ai systématiquement citées entre crochets, selon le format suivant : [référence du livre dans la liste bibliographique, numéro de la page d'où a été tiré l'extrait]. Ainsi, par exemple, [DH2, 228] signifie que le texte provient de la page 228 du livre ci-dessus référencé DH2.

Enfin, j'ai inclus en fin de livre un glossaire de quelques termes employés, signalés dans le texte par un astérisque.

Trois derniers mots avant de plonger dans le vif du sujet. Pour parler des autistes Asperger, j'ai utilisé l'abréviation « AS » inventée par Luke Jackson, lui-même Asperger, car j'y trouve un jeu de mot malicieux avec « as ». Enfin, pour parler des non-autistes, c'est-à-dire de vous et moi, j'avais le choix entre deux néologismes, tous deux inventés par des autistes :

- le premier est le nom commun « dinormo » qui désigne pour Claudin, adolescent AS, ceux que l'on « dit normaux » ;
- le second est « neurotypique » dont Marielle Cathenod, mère d'un garçon AS, donne la belle définition suivante [MCA, 217] : « *Les neurotypiques sont, par opposition aux autistes, justement ceux qui ne le sont pas !* »

J'ai trouvé ces deux néologismes intéressants car ils présentent la personne autiste comme celle qui a une autre vision des choses que le commun des mortels : j'ai cependant choisi le second qui me semble plus usité et reconnu que le premier.

### Présentations

Avant d'entrer dans le corps du texte, je me permets de vous présenter les principaux autistes dont j'ai utilisé les écrits. Mes emprunts sont si fréquents que je les cite affectueusement par

leur prénom : il y a ainsi Temple, Donna, Gunilla, Joffrey, Daniel, Kamran et beaucoup d'autres.

La plus citée est Gunilla GERLAND qui est mise à contribution 120 fois ! Gunilla est une AS suédoise qui, avec Donna et Temple (voir plus loin), a écrit l'un des « livres fondateurs » de la littérature autistique. Ce qu'elle décrit de sa vie en Suède dans les années 1970 est comparable à ce qu'en décrit Donna Williams en Australie. Autre chose : si vous avez lu, le fameux roman Millénium de l'écrivain suédois Stieg Larsson, alors vous constaterez comme moi que l'héroïne Lisbeth Salander ressemble vraiment à Gunilla Gerland ! On ne saura jamais si l'auteur s'est bien inspiré des écrits de Gunilla, puisqu'il est malheureusement mort juste après la sortie de son best-seller, mais les analogies sont frappantes, d'autant que Gunilla et lui sont suédois et qu'il a donc pu lire son récit directement dans sa langue originelle.

Vient ensuite Daniel, alias Daniel TAMMET, cité 90 fois. C'est un AS surdoué dont le parcours ressemble à celui du héros de Rainman : il a récité par cœur et d'une seule traite les 22 514 premières décimales du nombre  $\pi$ , il a appris l'islandais en une semaine et parle couramment 10 langues. Comme il le dit lui-même, son autisme est à la fois à la base de son handicap et de sa célébrité. Il estime être sorti de la dépendance dans laquelle on pensait que son autisme le condamnerait à vie et a ainsi pu voyager dans le monde et, surtout, mener une vie de couple.

Juste après, on trouve Luke, cité 80 fois. Il s'agit de Luke JACKSON, adolescent AS anglais, dernier né de la planète des écrivains autistes. Son récit, très vivant, raconte la vie d'une famille anglaise peu banale de 7 enfants dont au moins 2 sont autistes. Ce livre, très vivant, est absolument à mettre entre les mains des ados et jeunes adultes AS ainsi que de leurs parents. Il est d'ailleurs très intéressant de le comparer avec les récits de Gunilla ou de Donna, écrits une trentaine d'années auparavant : les différences les plus flagrantes portent sur l'acceptation de son handicap par la société anglo-saxonne, sur sa prise en charge et sur la reconnaissance précoce de son handicap. Sans complexe, il parle de lui, de ses peurs, de ses envies, de ses difficultés, de ses amours, etc.

Voici maintenant Sean, cité 65 fois. Sean BARON est le premier auteur autiste que j'ai lu en 1996. C'est un AS américain. Ce qui est passionnant dans son livre, c'est la confrontation de son histoire racontée par lui-même et par sa mère : ainsi, l'épisode de la prise en compte par Sean de son autisme est bouleversant. C'est le premier livre que j'ai lu et qui décrivait le comportement d'un autiste, à une époque où je n'en connaissais pas d'autre que mon fils. Ce livre m'a marqué, surtout parce qu'il finit bien puisque Sean, devenu jeune adulte, va pouvoir vivre de manière quasiment autonome.

Le suivant est un auteur français : Josef SCHOVANEK, cité 50 fois. Notre célèbre Josef, ce grand AS dégingandé avec son air sympathique, son regard pétillant et sa petite voix haut perchée, passe souvent à la télé. Il a récemment fini par écrire sa biographie, teintée d'humour et de philosophie, deux caractéristiques qui lui ont permis de survivre dans le monde des neurotypiques. Là encore, on est sidéré de lire ce qu'il a subi, ce qu'il a failli devenir (interné en hôpital psychiatrique) et ce qu'il est malgré tout devenu (agrégé de philosophie et diplômé de Sciences Po).

Vient ensuite Kamran NAZEER, cité 45 fois. Kamran est un AS new-yorkais, né en 1978. Vers 25 ans, il a décidé de partir à la recherche de ses anciens camarades autistes qu'il avait perdus de vue depuis sa sortie de l'institut où ils étaient tous soignés. Le livre est le récit de cette balade à travers son existence et celle de ces jeunes adultes autistes, vivant tous de manière pratiquement indépendante, et de leur tentative d'intégration dans la vie. Il va également rencontrer deux de ses anciennes institutrices spécialisées et se lancer avec elles dans une discussion métaphysique sur l'autisme.



Puis on trouve Donna WILLIAMS, citée 30 fois. Donna, AS australienne, est l'une des premières personnes autistes à avoir elle-même écrit son histoire, qui est par ailleurs terrible : maltraitance, problèmes familiaux, fugues, placements en centres, etc. Cela se passait dans les années 1970 où l'on ne savait que peu de choses de l'autisme et où les autistes étaient le plus souvent envoyés à l'asile psychiatrique. C'est un témoignage de ce que pouvaient endurer les autistes à une époque qui nous paraît aujourd'hui moyenâgeuse.

A égalité avec Donna, voici Joffrey BOUISSAC. Joffrey est un autiste Kanner français, né en 1980, qui écrit un journal au jour le jour et qui s'en sert de thérapie par l'écrit. Jusqu'à ses 18 ans, il a vécu enfermé dans un monde imaginaire fait de petits personnages en plastique issus d'un célèbre jeu d'enfants et qu'il appelle des « Jeumobiles ». Ce livre lui a permis de se libérer de l'emprise de ces « Jeumobiles » pour entrer dans le monde réel et, par la même occasion, dans la vie d'adulte. C'est un livre bizarre, effrayant par instants lorsqu'on songe qu'il traduit ce qui se passe dans sa tête. Son style d'écriture diffère fondamentalement de celui des AS : on sent que l'autisme est ici plus prégnant et c'est ce qui rend ce témoignage exceptionnel. Je pense qu'on est ici très près de ce que doit ressentir un autiste mutique, comme mon fils Jack.

Citée 20 fois, on trouve ensuite la célèbre Temple GRANDIN. Temple<sup>2</sup> est une AS américaine. Diplômée d'université, elle fait des conférences dans le monde entier pour présenter son invention (un appareil de contention pour calmer les animaux stressés) ainsi que sa manière d'appréhender la vie à travers son autisme. Bien qu'elle ait écrit plusieurs livres, je n'ai choisi de ne traiter que de son premier.

Egalement cité une vingtaine de fois, voici le très controversé Birger SELLIN<sup>3</sup>. Birger est un adolescent autiste Kanner allemand, mutique, qui a écrit un livre fascinant et sur lequel on a tourné un reportage non moins fascinant paru à la télévision française en 1995 et intitulé « Confidences d'un autiste ». Son livre a été écrit en « communication facilitée », lettre par lettre, dans d'inimaginables difficultés liées à ses troubles de comportement. Le résultat est tellement beau, tellement grand, tellement inespéré, qu'on n'ose y croire. Et d'ailleurs, doit-on y croire ? La véracité de ce reportage a été mise en doute à plusieurs reprises mais le réalisateur a certifié avoir vu de ses yeux Birger taper ainsi à la machine. Dans le doute, je ne me suis pas abstenu car, finalement, personne ne sait exactement ce qu'est l'autisme vu de l'intérieur : même s'il n'a pas été écrit par Birger lui-même, ce témoignage provient de son entourage proche et, quelque part, il y renferme forcément du vrai. Je laisse cependant au lecteur le soin de juger de lui-même du crédit qu'il faut apporter à ce livre.

Toutes les autres références citées dans cet ouvrage ne se rapportent pas à des écrits d'autistes mais de personnes qui les côtoient : parents, éducateurs, psychologues, psychiatres, etc. Vous les trouverez en bibliographie dans les dernières pages du texte. Je citerai néanmoins ici le cas particulier de Cati, de Thomas, Claudin et Jean, autistes dont l'histoire est racontée au jour le jour par leurs mères. L'objectivité de ces récits les rapproche de ce qu'auraient pu écrire leurs enfants s'ils en avaient eu la capacité (ou la possibilité). Voici donc :

- La doyenne, Denise HERBAUDIÈRE, mère de Cati, autiste Kanner française née en 1958. Comme précédemment, elle raconte l'histoire de sa fille à travers trois livres successifs (DH1, DH2 et DH3). On côtoie la vie de la famille, entièrement centrée sur Cati, et on constate l'absence quasi totale de prise en charge à cette époque, ainsi que le rôle des psychiatres alors entièrement dévolus à la cause de Bettelheim. Cependant,

---

<sup>2</sup> Pour faire chébran, il faut prononcer son prénom et son nom à l'anglaise : « Timmpeul Granndinn »

<sup>3</sup> Cette fois, c'est de l'allemand : prononcez « Birgueur Zélin »

Cati parle plus ou moins bien, comprend plus ou moins bien et sait apparemment plus de choses qu'elle en donne l'air. Ces livres (surtout le premier) sont très poignants et, même s'ils datent de plusieurs décennies, ils donnent une image intemporelle du combat que représente l'éducation d'un autiste.

- Hilde DE CLERCQ, mère de Thomas, autiste de haut niveau né en 1986 aux Pays-Bas. C'est une enseignante qui a dû s'arrêter de travailler pour s'occuper de lui. Quelques années plus tard, elle est entrée au Centre de formation en autisme d'Anvers à titre de « parent professionnel ». Elle a écrit plusieurs livres dont deux sont cités ici (HD1 et HD2).
- Irène KNOTT-LENFANT, mère de Claudin, autiste apparemment Kanner. Elle a écrit deux livres, l'un sur son fils enfant (IK1) et l'autre sur sa vie d'adulte (IK2).
- Françoise LEFEVRE, écrivaine française qui raconte la vie de son fils Jean, AS, dans deux livres (FL1, FL2). Jean, qui était mutique, se mit à parler un beau jour et demanda de se faire appeler Sylvestre. Il commença alors un lent voyage vers l'appropriation de son propre monde et qui le conduira aux portes de l'autisme. Pour sa mère, il s'en est sorti : il faut le lire pour vous faire une idée. C'est un livre ingrat par moments, un peu élitiste à d'autres, mais qui traduit la souffrance d'une mère pour le combat d'un fils qui cherche désespérément une issue à sa vie, et qui la trouvera à la fin. Comme il a été écrit par une romancière, c'est bien sur un roman mais n'est-ce vraiment qu'un roman ? Bien que cité une dizaine de fois seulement, j'embraie directement sur Hugo HORIOT qui est le pseudonyme qu'a pris le petit Jean, devenu adulte, pour raconter sa vie.

### **Avertissement au lecteur**

Ce document est un véritable livre de recettes mais, à l'instar d'un recueil culinaire, il n'est pas intéressant de le lire d'une seule traite ! Par contre, en vous rendant dans les chapitres adéquats, vous pourrez y trouver des éléments de réponse très concrets aux questions que vous vous posez sur les autistes. Une fois passée l'introduction, n'hésitez donc pas à le picorer de-ci de-là au gré de vos interrogations ou de votre curiosité.

Et si vous souhaitez contacter l'auteur pour lui faire part de vos remarques, de vos critiques ou – pourquoi pas – de vos félicitations, écrivez-lui à [Filem.Jomago@laposte.net](mailto:Filem.Jomago@laposte.net)

## 1 INTRODUCTION

Je commencerai par 4 définitions non conventionnelles de l'autisme, dues à un AS (Daniel) et à des mères d'AS :

- Daniel Tammet : « *L'obstination, une forte tendance à se concentrer sur l'analyse des détails, ou encore la reconnaissance implicite des règles et des modèles qui organisent les systèmes sont des caractéristiques reconnues* » [DT1, 15] ;
- Elisabeth Emily : « *il voit trouble, [...] il entend trouble, [...] il comprend trouble. Il ne peut donc pas trier d'emblée les multitudes d'informations visuelles, sonores, sociales qui se présentent, et quand son cerveau n'a plus de place, quand tout son corps se sent envahi de parasites qu'il ne peut expulser, il explose* » [EEM, 131] ;
- Rosanne Aubé : « *Il est quasiment inconscient de ses talents, de ses forces : musique, chiffres. C'est une indifférence qui fait mal. Ses comportements ne sont pas influencés par le désir de plaire ou la crainte de déplaire. Il semble agir uniquement en fonction de ses propres intérêts* » [RAU, 168] ;
- Tamara Morar : « *Un enfant sans langage, au comportement incompréhensible qu'il fallait endormir au moyen d'un somnifère [...] Qui ne se nourrissait que d'un seul type de pâtes [...]. Qui ne donnait aucun signe de tendresse, n'appelait jamais personne et repoussait tous et toutes avec indifférence ou colère* » [TMO, 93].

Jack, mon fils aîné, aujourd'hui âgé de 25 ans, est autiste mutique. Lorsqu'il était petit, il avait beaucoup de mal à s'endormir après ses journées agitées, pleines de cris, de bonds et de battements de bras plus ou moins désordonnés. Je lui susurrais alors, dans le creux de l'oreille, qu'il était nécessaire qu'il dorme (au moins pour nous), qu'il ne fallait pas avoir peur du noir, que la nuit permettait de rêver, que j'étais sûr qu'il allait rêver à quelque chose de très beau et que dans ce rêve il serait peut-être un poisson, un oiseau, un prince charmant ou je ne sais quoi d'autre encore... Et puis, juste avant d'aller me coucher, je venais le regarder dormir : c'était vraiment un beau petit garçon et le regarder dormir était ma minute d'apaisement de la journée. Je me demandais alors à quoi il pouvait bien rêver, lui qui était incapable de parler... et qui l'est toujours ! En le réveillant chaque matin, je lui demandais invariablement « à quoi as-tu donc rêvé cette nuit ? » et, non moins invariablement, il sautait du lit en criant, remonté à bloc, prêt à passer une journée aussi agitée, hurlante et déjantée que celle de la veille.

C'est ainsi que, après avoir lu maints livres scientifiques décrivant l'autisme « vu de l'extérieur », j'ai décidé de me pencher sur les écrits d'autistes ou de leurs proches, afin de décrire l'autisme « vu de l'intérieur ». J'avais le secret espoir que cela me permettrait de comprendre leur mode de fonctionnement si particulier et de mieux pénétrer leur univers : je n'en suis hélas plus aussi sûr maintenant, ne serait-ce que parce qu'il y a autiste et autiste, et surtout parce que le cas de Jack est quasiment absent de la littérature. Evidemment, comme aurait dit Monsieur de La Palisse, des autistes mutiques, ça ne parle pas... et donc ça n'écrit pas non plus ! N'écrivent que ceux qui ont accès au langage et qui se trouvent à l'autre bout du « spectre autistique », parfois au milieu, mais jamais du côté de Jack et de ses semblables. Jusqu'à quel point ceux-ci représentent-ils ceux-là ? Mystère !

Au fait, quel est exactement ce « spectre » ou « continuum » autistique ? A défaut d'une théorie de l'autisme, il résulte de l'idée qu'il existe une continuité de comportement entre les

autistes très atteints et les TEDSI\*<sup>4</sup>. Dans cette hypothèse, hélas non vérifiée, les autistes qui parviennent à s'exprimer pourraient le faire au nom des autistes mutiques. Toutefois, deux récits m'engagent à l'espérer, à défaut de le croire :

- Celui de Brigitte Chamak, sociologue qui parle des différences entre les autistes avec un retard mental important « *qui constituent la majorité des cas, et ceux qui parlent et ne présentent pas ces retards [...]. Cependant, des professionnels [...] constatent qu'aux difficultés de compréhension qu'ils rencontrent avec les premiers, ils arrivent à avoir des explications et des propositions d'action par les seconds* » [BCH, 11].
- Celui de Stéf<sup>5</sup>, jeune femme TED : « *Il y a des personnes autistes très touchées, d'autres plus fonctionnelles, mais tous ont un comportement de base commun [...] entre la personne très touchée et la personne très fonctionnelle, au milieu de ces deux extrêmes, il y a la majorité des personnes TED* » [SBB, 818]. Son interviewer, ancien chef d'un service de pédopsychiatrie, conclut cet entretien en espérant que les soignants accepteront un jour l'hypothèse que les personnes autistes de bas niveau, celles qui ne s'expriment pas aussi bien que Stef, fonctionnent avec les mêmes mécanismes que ceux qu'elle a explicité [SBB, 820].

Je tiens à faire la différence entre les autistes parleurs et ceux qui sont mutiques, sachant que les autistes de « haut niveau » se trouvent toujours dans la première famille (minoritaire en effectif) et les plus déficients dans la seconde (hélas, majoritaire). Ces derniers, joliment dénommé « autistes purs » par Kanner, n'ont eu pendant longtemps aucun autre moyen de s'exprimer que de se cogner la tête, de se mordre la main ou d'agresser l'autre. Ils ont une déficience intellectuelle forte à très forte et leur prise en charge pose généralement de sérieux problèmes, souvent liés à une incompréhension réciproque.

Mon fils Jack est l'un d'entre eux et mon seul espoir d'arriver à savoir ce qui peut bien se tramer dans sa tête, lui qui ne parlera probablement jamais, est de supposer qu'il existe bien un continuum entre les différentes formes d'autisme et d'essayer d'accéder à son mode de fonctionnement en lisant les récits de ses confrères parleurs.

L'ouvrage que vous avez entre les mains est donc le résultat de cette quête basée sur tous les écrits d'autistes publiés en français : la littérature anglophone est nettement plus fournie mais je ne me sens pas de taille à m'y plonger. On retrouve une certaine homogénéité dans les comportements décrits et cela laisse penser qu'ils vivent tous intérieurement quelque chose de semblable. Mais qu'en est-il de la grande majorité des autistes : ceux qui n'ont pas accès à la parole ? Comment leur monde intérieur est-il structuré ? Comment parviennent-ils à résoudre leurs problèmes ? Quel est le niveau de conscience qu'ils ont de leur handicap ? Sont-ils illogiques ou suivent-ils une logique bien à eux et dont les neurotypiques sont exclus ?

Dans son DVD intitulé « Permis de se conduire en pays autiste », repris par sous forme de livre, le docteur Constant, explique que l'autiste regarde la vie comme nous regarderions CANAL+ si nous n'avions pas de décodeur : il en comprend très peu car le message est brouillé. Seul ses parents et ses éducateurs peuvent lui permettre d'en décoder des bribes. Je trouve cette image particulièrement explicite et j'espère que l'ouvrage que vous avez entre les mains - à défaut d'être ce décodeur tant attendu - pourra au moins vous en servir de mode d'emploi.

---

<sup>4</sup> Troubles Envahissants du Développement Sans déficience Intellectuelle (principalement les Asperger dont les fameux « autistes savants »)

<sup>5</sup> interrogée par le docteur Constant, auteur de l'excellent DVD et livre « Permis de se conduire en pays autiste ».

Voilà le cadre tracé. Et quand je vois mon grand bébé de 24 ans dormir profondément, sourire aux lèvres, je continue à penser qu'il rêve d'être un poisson, un oiseau, un prince charmant ou je ne sais quoi d'autre encore... Et c'est donc à lui et à ses semblables que ce livre est dédié.

Alors, si vous savez presque tout sur l'autisme, venez maintenant jeter un coup d'œil sur les autistes : vous ne le regretterez pas et, je l'espère, eux non plus !



## 2 LE MONDE INTERIEUR DES AUTISTES

Les autistes ont-ils une vie intérieure ? Je ne crois pas qu'il existe de question aussi incongrue depuis le Moyen-âge, époque où l'on se demandait si les femmes avaient une âme !

Il est probable que leur vie intérieure est significativement différente de celle des neurotypiques et probablement moins accessible à la psychologie ou à la psychanalyse. Josef fait remarquer que l'on compare souvent l'autisme avec une prison intérieure [JSC, 96]. Et pourtant, il connaît des personnes qui passent pour parfaitement normales et se lèvent le matin, font une heure de transport, travaillent jusqu'au soir, refont une heure de transport, mangent, regardent la télé, vont dormir et recommencent à l'identique le lendemain. Si ce ne sont pas des stéréotypies, alors qu'est-ce que c'est ? Il dit aussi que, quand il commence à discuter avec elles, après avoir abordé deux ou trois sujets, il arrive au bout de leurs arguments en quelques secondes. Nombre d'autistes (AS) manifestent une plus grande souplesse que ces personnes !

Josef précise que son souci est plutôt la vie extérieure que la vie intérieure [JSC, 98] et écrit : « *Bien entendu, j'ai un certain monde intérieur que je ne partage pas. Et surtout pas avec quelqu'un qui me fait violence, par exemple un psychiatre qui me demande toutes les quinze secondes : « A quoi pensez-vous ? » »* [JSC, 96].

### 2.1 Emotions, sentiments

Pour Howard Buten, éducateur neurotypique spécialisé dans l'autisme, les sentiments ont une composante intellectuelle alors que les émotions sont plus physiques et viscérales. Il en conclut : « *C'est bien pour cela, d'ailleurs, que les sentiments se font plus rares chez l'autiste que les émotions* » [HBU, 44]. Cela rejoint bien ce que dit Marielle Cathenod de son fils, AS [MCA, 72] : « *Il a appris à dire « je suis ému » à la place de « j'ai eu comme une grosse explosion dans ma tête ! »* »

Il y a du vrai là-dedans mais ce qui distingue vraiment ces deux notions réside dans leur intensité et leur durée. L'émotion est plutôt forte et fugace alors que le sentiment est moins intense mais plus durable : ainsi, la joie est-elle une émotion et le bonheur, un sentiment.

Eh bien parlons donc de la joie et du bonheur : avez-vous déjà rencontré des autistes heureux ? Joffrey, 18 ans, explique qu'il a voulu écrire un journal intime pour parler de ses problèmes et de ses peurs mais aussi de ses émotions et de ses joies et il précise « *car je suis aussi heureux même si je souffre de mon handicap* » [JBO, 83]. Voilà, vous venez de faire la connaissance d'un autiste heureux.

A le lire, on retrouve chez lui les émotions de n'importe quel ado de 18 ans et pourtant « J.<sup>6</sup> » pense que ce ne sont pas les mêmes événements qui provoquent de la joie chez les neurotypiques et chez les autistes : il explique ainsi qu'une personne (autiste) qui éprouve une immense joie à contempler la fumée qui sort d'un tuyau d'échappement ne comprendra pas que deux personnes (neurotypiques) qui se retrouvent après une longue séparation puissent éprouver la même émotion [J., 168].

C'est une idée intéressante : il se pourrait en effet que les autistes – qui semblent tellement attachés aux objets inertes – n'imaginent pas que les neurotypiques puissent avoir des émotions aussi intenses vis-à-vis de personnes ou d'animaux. Et vice-versa ! D'ailleurs

---

<sup>6</sup> Ah, ce fameux « J. » ! Figurez-vous que j'ai lu un livre d'environ 200 pages sur l'autisme, voici une dizaine d'années, et que je n'ai gardé comme seule trace de l'auteur que la première initiale de son nom (ou de son prénom) : J. Vous trouverez donc de ci de là des citations de ce mystérieux « J. » qui doit probablement être un psychiatre ou peut-être un TED très savant et calé en psychiatrie. Je vous assure que cela est vrai, que ce « J. » existe vraiment et que j'en ai bel et bien perdu la trace...

nombre de neurotypiques pensent que les autistes sont incapables d'apprécier les sentiments des autres et qu'il leur faut un décodage. C'est notamment l'hypothèse de la « théorie de l'esprit » de Simon Baron-Cohen. C'est aussi ce que sous-entend la personne qui a conçu un « logiciel d'apprentissage des sentiments » qu'a testé Kamran et dont il fournit un exemple : on voit le dessin d'une personne souriante, accompagné de la question : « Pourquoi peut-on dire que cette personne est heureuse ? ». Et la réponse attendue dans ce cas est : parce que les coins de sa bouche remontent [KNA, 194].

Maintenant, imaginons une seconde que le mode de compréhension des émotions par les autistes soit effectivement de ce type : on se rend compte du fossé qui existe entre notre façon instinctive d'identifier les émotions sur le visage de quelqu'un et leur façon méthodique, mathématique, d'analyser les traits du visage pour tenter d'en extraire une ligne directrice, quelque chose du style : quelqu'un est heureux si et seulement si les coins de sa bouche remontent.

Notez maintenant que Jack n'a jamais appris pas cette règle mais que son visage s'illumine dès lors qu'on s'approche de lui avec le sourire aux lèvres. Je ne pense pas que ce soit une imitation car il en fait très rarement : il a dû apprendre intuitivement ce comportement social, peut-être en s'apercevant qu'à ces moments-là, on devenait plus disponible pour s'occuper de lui.

Marc Segar, jeune anglais AS, diplômé de biochimie, évoque dans son livre certaines règles implicites concernant le langage corporel ou la conversation (comme les malentendus) que les neurotypiques comprennent instinctivement, alors que les autistes doivent les apprendre de manière quasiment scientifique [BCH, 8]. Il s'est ainsi rendu compte qu'il existait de nombreuses règles d'attitude et de conduite que tout le monde connaissait sauf lui et il décida d'écrire un livre pour aider ses semblables AS en leur enseignant « *une série de règles et de lignes de conduite, comparables à celles du code de la route* ».

Cette idée est formidable et, de même qu'il existe un « Permis de se conduire en pays autiste » à l'usage des neurotypiques, il faudrait écrire un « Code TED de la route » à l'usage des autistes : l'idée étant que les TED, grâce à leur excellente mémoire, pourraient apprendre par cœur des dizaines voire des centaines de règles de conduite et les utiliser à bon escient. C'est un peu le principe des « chatbots » ou robots informatiques bavards. Certains d'entre eux disposent en mémoire de dizaines de milliers de réponses préprogrammées : ils sont techniquement incapables de comprendre la question qu'on leur pose dans son ensemble mais ils en extraient des mots clés qu'ils vont ensuite rechercher dans la fabuleuse base de données qu'ils ont en mémoire. Par exemple, si vous leur demandez la date de naissance de Napoléon, ils identifient tout d'abord le mot-clé « Napoléon » puis fouillent dans leur mémoire électronique jusqu'au chapitre où l'on trouve les mots-clés « date de naissance », et vous fournissent la réponse attendue en quelques millisecondes.

De son côté, Luke, jeune ado AS, décrit ce qui se passe en lui lorsqu'il regarde une personne qui ne lui est pas familière dans les yeux : il dit que c'est très désagréable et qu'il lui est impossible de soutenir à la fois le regard et d'écouter les paroles de cette personne. Ce qui le perturbe le plus sont les mouvements du visage : « *ces sourcils qui montent et retombent, ces yeux qui s'élargissent et se rétrécissent la seconde d'après* » [LJA, 71]. Autrement dit, vu de notre côté, tout ce qui fait le charme d'une conversation en tête-à-tête, toutes ces informations qui nous manquent tant lorsqu'on discute au téléphone.

Mais si les autistes n'arrivent pas à interpréter les émotions chez leur interlocuteur, cela signifie-t-il pour autant qu'ils en sont eux-mêmes exempts ?



Ainsi, lorsque toute la famille est à table et que nous réprimandons son petit frère un peu trop fort, Jack s'énerve et nous agresse : il ne supporte pas qu'on crie sur quelqu'un (même sur le chien) comme il ne supporte pas qu'on crie sur lui. Dans ces moments-là, est-ce qu'il ressent une émotion et qu'il compatit ou est-ce simplement qu'il se sent agressé par l'augmentation du volume sonore et des gesticulations ? En effet, on a découvert depuis quelques années qu'il a un problème auditif : on ne sait pas s'il est atteint d'hyperacousie\* ou s'il filtre mal les informations sonores, mais il se sent facilement agressé par le bruit. On lui a donc proposé un mode de filtrage artificiel sous la forme d'un casque antibruit du type de ceux employés par les bûcherons qui tronçonnent à longueur de journée. Depuis lors, il se promène en permanence avec ce casque vissé sur ses oreilles, y compris la nuit<sup>7</sup>. Sans cela, il s'endort avec les doigts vissés dans les oreilles. Heureusement, la mode est maintenant aux ados porteurs de casques en tout genre et, dans la journée, il se fond ainsi mieux dans la foule !

Howard Buten décrit plus loin une sorte de somatisation\* de la perception émotive [HBU, 41]. Selon lui, les autistes éprouvent bel et bien des émotions et les manifestent plus clairement que la plupart d'entre nous car ils ne savent pas cacher leurs états d'âme ni être hypocrites. En revanche, ils doivent probablement éprouver différemment ces émotions ou plutôt, les éprouver de manière surréaliste. Ainsi, on a tendance à décrire l'angoisse comme un nœud dans le ventre, le deuil comme un grand vide ou la joie comme une sorte de chatouillement. Howard Buten pense que : « *Ce que nous appelons l'angoisse n'est pas pour eux « comme » un nœud dans le ventre – c'est un nœud dans le ventre. Ce que nous appelons la joie n'est pas pour eux « comme » un chatouillement – c'est un chatouillement* ».

Effectivement, cette hypothèse se rapproche bien des comportements de Jack ou du fils de Marielle Cathenod. Et comme une émotion peut déclencher en nous quelque chose de fort, cela pourrait effectivement être de nature à submerger et à paniquer un autiste qui ne comprendrait pas ce qui lui arrive. Il faudrait donc peut-être agir avec les autistes comme avec les cardiaques et leur éviter toute émotion trop forte ou trop brutale ! De toute façon, il faut toujours anticiper avec eux...

C'est aussi ce que décrit Daniel au moment de son adolescence, période pendant laquelle il recherchait de l'amitié [DT1, 118]. Pour cela, il se dirigeait vers un étudiant dans la cour et se collait littéralement à lui jusqu'à ressentir la chaleur de son corps. N'ayant pas idée de ce qu'est un « périmètre intime », il ne comprenait pas pourquoi cela mettait les gens mal à l'aise : la notion de « chaleur humaine » était prise au premier degré. L'amitié était somatisée en une sorte de « contact chaud ».

Une autre réaction disproportionnée d'autiste à une émotion provient de Jean, le fils de Françoise Lefèvre qui criait quand on lui souriait, tout en se griffant le visage et en se bouchant les oreilles [FL1, 43]. Plus tard, lorsque Jean sera devenu adolescent, il dira à sa mère [FL1, 120] : « *Je n'aime pas qu'on voie sur ma figure quand je suis content* ». On s'attendrait qu'il n'aime pas qu'on le gronde mais pas qu'il n'aime pas qu'on lui sourit, ou qu'il ne souhaite pas être vu lorsqu'il est honteux plutôt que lorsqu'il est content ! A l'instar de tout ce qui est incontrôlable dans leur monde, la joie pourrait donc être perçue comme une émotion trop forte, qu'il faut tenter de cacher, un peu comme l'est pour nous la honte ou la peur.

Y a-t-il des moyens pour un autiste de se prémunir contre cet excédent d'émotion qui peut le submerger ? Daniel déclare qu'il passait autrefois le plus clair de son temps enfermé dans sa

---

<sup>7</sup> Du moins au début car, comme cela nous paraissait gênant de dormir avec un casque, nous l'avons remplacé par des boules Quiès.

chambre pour fuir le contact trop « *émotiogène*<sup>8</sup> » des autres. Ainsi, dans le but de mieux gérer ses émotions, ses parents lui ont appris à sauter à la corde, pensant que cela développerait sa coordination et l'encourager à passer plus de temps hors de sa chambre : mais hélas, cela n'a pas fonctionné comme prévu [DT1, 77]. Cependant, il finit par être capable de sauter à la corde de longs moments, pendant lesquelles il se sentait mieux et plus calme. En fait, il en profitait pour compter chaque tour de corde et visualiser la forme et la texture des nombres qui défilaient. On verra en effet plus loin que Daniel vit dans un monde de nombres au sein duquel il est particulièrement à l'aise et qui lui crée des émotions nettement plus maîtrisables que dans la vraie vie.

Un autre exemple de réaction disproportionnée à une émotion - mais cette fois en sens inverse - est donné par Daniel, lorsqu'il dut partir quelques temps à l'étranger et quitter temporairement Neil, son compagnon de vie [DT1, 199]. Il explique avoir sursauté lorsque son compagnon, au moment de se quitter, le prit soudainement dans ses bras et l'embrassa : il ne savait pas qu'il devait alors « *montrer de l'émotion* ».

Ainsi, apprendre à sauter à la corde peut détendre un autiste savant dans sa chambre mais ne lui inculque pas pour autant la gestion de ses émotions dans la vie. Mais c'était bien essayé ! De toute façon, il faut tout essayer : quel parent peut jurer n'avoir jamais tenté des choses vraiment bizarres avec son enfant autiste ? Pas moi, en tout cas !

Poursuivons avec l'exemple de Sean : il a 4 ans et – précision importante – il est alors toujours mutique\*. Sa mère essayait de jouer avec lui à un jeu qu'il connaissait bien et qu'il appréciait mais, ce jour-là, il s'en désintéressait. Désespérée, sa mère éclata en sanglots devant lui : elle s'aperçu alors qu'il restait debout devant elle et la regardait, en silence avec une expression à mi-chemin entre la surprise et la curiosité [SBA, 79]. Puis se produisit le miracle :

*« Il s'approcha de moi et posa sa main sur mon genou :*

*— Maman ?*

*Je le pris dans mes bras, il me toucha la joue et regarda les larmes sur ses doigts.*

*— Pleure ? dit-il avec un air triste ».*

*Et juste après, elle raconte : « Je le gardais un moment contre moi, puis il m'échappa et commença à allumer et éteindre la lumière, le visage impassible. Il y a pourtant bien un enfant, là-dedans, pensai-je. Il est prisonnier et il faut le libérer ».*

On retrouve là les sursauts de compassion qu'ont ces enfants devant un événement inattendu qui les touche : c'est là que Sean a prononcé son premier mot... et quel mot : Maman. C'est à ce moment, que les autistes peuvent ressentir la même émotion que les neurotypiques mais en (beaucoup) plus intense et (beaucoup) plus bref. C'est peut-être pour cela que les stéréotypies rassurantes reprennent vite le dessus : ici, allumer et éteindre répétitivement la lumière. L'explication pessimiste veut que tout finisse par redevenir comme avant et qu'il ne soit pas possible de le sortir de là : mais l'explication optimiste suppose que l'émotion le submerge tellement qu'il doit absolument se calmer en utilisant une stéréotypie maîtrisée (voir explications au chapitre « stéréotypies »).

Passons à Cati, fille autiste alors âgée de 19 ans de Denise Herbaudière. Sa mère dit d'elle qu'elle n'a quasiment jamais pleuré sauf deux fois où, après une longue méditation silencieuse, deux énormes larmes ont coulé le long de ses joues [DH2, 67] : « *deux larmes*

---

<sup>8</sup> Néologisme de Daniel Tammet signifiant « qui crée des émotions » (sous-entendu : trop fortes)

*chaque fois bouleversantes parce qu'elles témoignaient d'une vie intérieure, et d'une conscience poignante – au moins à cet instant – d'un drame incommunicable ».*

Françoise Lefèvre décrit quelque chose de semblable avec son fils Jean, âgé de deux ans et demi, et qu'elle a alors appelé « *la révélation de ce que pouvait être un chagrin profond chez le tout petit enfant autiste qui ne parlait pas* » [FL2, 58]. Elle l'a en effet trouvé un soir, sanglotant dans son lit, sans larmes, en tenant à la main une photo de son père alors en voyage.

Là, je dois raconter trois anecdotes au sujet de mon fils Jack.

Tout d'abord, vous décrire en quelques mots sa première crise d'épilepsie, survenue seulement trois semaines après sa naissance. Etant prématuré, il est resté en couveuse à l'hôpital pendant toute cette période et sa mère et moi venions le voir chaque jour, matin et soir, pour le prendre dans nos bras, le faire téter, lui parler, etc. Lorsqu'il eut repris un poids normal, l'hôpital nous téléphona un jour pour nous dire qu'on pourrait le prendre définitivement avec nous à la maison dès le lendemain. Tout à notre joie, nous décidâmes d'aller fêter notre dernière nuit de couple seul sans passer le voir le soir à l'hôpital. Et le lendemain matin, peu avant notre arrivée, il a été retrouvé en arrêt cardio-respiratoire : il a pu être réanimé in extremis et a passé 3 jours dans un coma artificiel puis plusieurs jours en réanimation néonatale. Inutile de dire que depuis ce jour, nous ne l'avons plus lâché d'une semelle<sup>9</sup> !

Qu'est-ce qui a bien pu provoquer cette crise chez un nourrisson de quelques semaines qui évoluait cliniquement de mieux en mieux chaque jour ? La seule chose qui a changé ce jour-là a été de ne pas avoir vu ses parents pendant une trentaine d'heures : mais une telle d'absence pour un nourrisson de 3 semaines, cela équivaut mathématiquement à 20 jours d'absence pour un bébé d'un an ! Comment pensez-vous qu'un bébé réagirait à la disparition inexplicable et inexplicable de ses parents pendant une si longue période ? Y a-t-il eu à ce moment-là un lien de cause à effet ? Est-ce l'angoisse ou la déprime, due à notre absence, qui a déclenché, facilité ou aggravé cette crise ? Nul ne peut le dire mais le sentiment de culpabilité est là, en nous, et il le restera toujours...

La seconde anecdote est également liée à une autre grave crise d'épilepsie. Suite à la première crise décrite ci-dessus, il n'en a plus fait pendant quatre ans... jusqu'à ce que je m'absente pour une longue mission professionnelle. Sa deuxième grave crise d'épilepsie survint environ un mois après mon départ et se solda par une intervention du SAMU et une semaine d'observation à l'hôpital. Là encore, y a-t-il eu un lien de cause à effet ? Est-ce l'angoisse ou la tristesse due à l'absence de son père qu'il ne voyait plus revenir sans pouvoir se l'expliquer qui a déclenché, facilité ou aggravé cette crise ? Etant mutique, il était difficile de s'assurer qu'il avait bien compris que je ne l'avais pas abandonné. Toujours est-il que le sentiment de culpabilité est encore là, mais en moi seul cette fois...

Et si, chez ces gamins mutiques, l'épilepsie était une forme de somatisation\* d'une peine ou d'une angoisse liée à un événement marquant et incompris ?

La troisième anecdote découle des témoignages précédents de Cati et de Sean. Tous comme leurs parents, je n'ai jamais vu Jack pleurer, même petit enfant, sauf quelques très rares fois : cela se produisait toujours le soir, lorsqu'il était seul dans son lit et sur le point de s'endormir. Ce type de pleurs silencieux et sans raison apparente est très déstabilisant pour les parents car on ne s'en rend compte qu'en venant faire le traditionnel petit bisou du soir. Sans qu'aucun

---

<sup>9</sup> sauf lors de rares « séjours de rupture » qui n'ont guère totalisé plus de 4 mois d'absence en 24 ans !

indice ne nous ait prévenus, on trouve un petit enfant qui regarde fixement devant lui, le visage en pleurs, sans un mot, sans un cri : c'est terrible ! Au début, nous pensions qu'il pleurerait en réaction à la peur du noir au moment de s'endormir : alors nous nous couchions avec lui afin de le rassurer en lui parlant ou en lui chantant une berceuse. Malgré cela, il continuait de pleurer dans nos bras jusqu'à ce qu'il finisse - bien plus tard - par s'endormir d'épuisement.

Quelle émotion intense pouvait ainsi le maintenir en état d'éveil et en pleurs ? Après bien des interrogations, nous avons fini par imaginer que ces pleurs – inexistantes dans la journée – pouvaient traduire autre chose qu'une émotion, par exemple une douleur physique qui se réveillerait dans le calme de la nuit : un mal aux dents, un mal de tête, un mal au ventre. Lorsque j'étais moi-même enfant, je me rappelle avoir terriblement souffert de mal aux dents certaines nuits et pourtant ne pas avoir osé réveiller mes parents pour leur demander un antalgique : s'ils étaient venus me voir à ce moment-là, ils m'auraient probablement trouvé comme lui, muet de douleur, pleurant avec le regard dans le vide...

Nous avons donc pensé qu'il souffrait peut-être en silence, ne pouvant exprimer son mal par la parole et, lorsque cela s'est reproduit, nous lui avons administré un antalgique : il s'est alors endormi paisiblement en quelques minutes. Depuis lors, à chaque fois que cela se reproduit ou qu'il devient subitement agressif alors qu'il est couché et au calme, nous lui administrons un antalgique, nous restons un peu avec lui : les pleurs<sup>10</sup> cessent alors en quelques minutes et il finit par s'endormir.

Donc, parents, dans le doute, lorsque vous voyez pleurer le soir votre enfant autiste mutique (ou lorsque votre ado autiste mutique devient soudain agressif sans raison apparente), pensez tout d'abord à une douleur physique et faites-lui prendre un antalgique, et s'il le faut un anti-acidité gastrique.

Mais si cela persiste ou se renouvelle fréquemment, consultez quand même un spécialiste (voir également d'autres astuces, plus loin, au chapitre 4.2 « Endormissement et sommeil »).

## **2.2 Raisonement, logique et théories**

### 2.2.1 Raisonement

Le comportement des autistes, bien que parfois (très) déroutant, semble bien obéir à un mode de compréhension, à une logique qui leur est propre : cela transparaît nettement dans les écrits d'AS et de nombreux comportements observés chez Jack le laissent penser. Je suis donc persuadé qu'il en est de même chez tous les autistes. Le problème est que cette logique ne résulte pas d'un apprentissage, d'une transmission par l'autre mais qu'elle est la plupart du temps auto-construite sans confrontation au réel : les autistes seraient ainsi des sortes d' « autodidactes bornés », des personnes dont les connaissances se sont construites à partir de leur vécu mais sans « retour d'expérience », sans confrontation avec la réalité et sans remise en cause éventuelle du résultat obtenu.

Ainsi, Josef écrit-il que, jusqu'à peu, il pensait que les livres n'étaient pas écrits pas des humains mais qu'ils étaient des productions naturelles, au même titre que les pierres ou les Rivières [JSC, 150]. Et pourtant, rappelez-vous qu'il est agrégé de philosophie et diplômé de Sciences Po.

---

<sup>10</sup> Depuis ce temps, il est devenu ado puis adulte et les pleurs ont été remplacés par de l'agressivité : il nous griffe ou nous tape certains soirs, lorsqu'on vient l'embrasser dans son lit. On applique alors le même traitement et il s'avère toujours aussi efficace. On ajoute simplement, lorsque l'antalgique n'a manifestement pas d'effet, un anti-acidité gastrique car, étant nous aussi sujets aux aigreurs d'estomac, nous pensons qu'il peut aussi en avoir. Et ça marche, ce qui signifie qu'il avait donc bien mal quelque part !

Claudin est un grand gaillard qui aime fendre des buches [IK2, 88]. Sa mère explique qu'on lui a ôté le fond d'un vieux seau pour lui faire un gabarit afin qu'il vérifie que la bûche y passe bien, ce qui indique qu'elle pourra alors entrer dans le poêle. Mais voilà, chaque fois que sa hache détache un morceau de bois, quelle que soit sa taille, qu'il soit trop grand ou minuscule, il essaie de le tester sur le gabarit. Il n'a donc aucune notion de volume ou de grandeur et, s'il perd son gabarit, il ira prendre le premier seau venu quel que soit son diamètre. Claudin exécute donc un ordre sans chercher à confronter le résultat obtenu à la réalité : un ordre est un ordre et la buche doit passer à travers le seau pour être conforme. Point.

Jack fonctionne de la même manière avec les verres d'eau. Depuis quelques années, il passe la moitié de son temps à ingurgiter des litres d'eau... et bien sûr, l'autre moitié à les éliminer ! Comme il veut boire le plus d'eau possible, il laisse longtemps couler le robinet pour remplir son verre qui, évidemment, déborde. Tout se passe donc dans sa tête comme si plus on laissait couler le robinet, plus le verre pouvait stocker d'eau. Après tout, ce serait juste s'il ne s'agissait pas d'un arrosoir plutôt que d'un verre mais il n'y a aucune confrontation à la réalité qui lui montre pourtant qu'il y a toujours le même volume d'eau dans le verre. Par contre, il est possible qu'il nous ait vu remplir longuement l'arrosoir au robinet du jardin !

On verra plus loin (chapitre 2.2.3) que les autistes fonctionnent à l'aide de règles auto-construites. Mais lorsque le raisonnement qu'ils ont laborieusement construit ne tient plus, ils s'obligent à inventer une nouvelle règle pour expliquer le nouveau cas observé plutôt que de modifier leur raisonnement en conséquence. On est dans le royaume des exceptions qui confirment les règles mais avec plus d'exceptions que de règles, ce qui demande énormément de mémoire car les règles sont justement faites pour libérer la mémoire qui n'a alors besoin que de retenir les exceptions : et c'est justement dans la puissance de leur mémorisation que la plupart nos autistes excellent. Ainsi, on croyait au Moyen-âge que la Terre était plate, ce qui imposait que quelqu'un arrive un jour au bout du monde et y tombe : dès qu'on a réussi à en faire le tour, on a prouvé que c'était faux et la nouvelle hypothèse a été que la terre était ronde. Pour expliquer cela, un autiste aurait dû inventer une nouvelle règle du style : la Terre est plate mais lorsqu'on passe dessous, on reste collé au plafond et on ne s'en rend pas compte. Ainsi, la science vise à simplifier notre vision du monde en unifiant l'ensemble des observations au sein de quelques théories fondamentales alors que, chez les autistes, on finit par se compliquer la vie avec des dizaines de règles rigides à apprendre par cœur et à renouveler sans cesse.

Claudin sait effectuer des tâches simples mais il arrive qu'il se bloque en cours d'action. Sa mère dit alors de lui qu'il « boucle » comme le ferait sans fin un ordinateur [IK1, 115]. Ainsi, si on l'envoie chercher une bouteille d'eau sur la table de la cuisine mais que cette bouteille se trouve en fait sur l'armoire, il va s'arrêter... jusqu'à ce qu'on lui dise de prendre la bouteille sur l'armoire : une fois cette « information manquante » récupéré, il se remet en marche et ramène la bouteille.

Gunilla donne parfois l'impression de ne poursuivre aucune logique et de sauter sans arrêt du coq à l'âne. Mais en fait, lorsqu'il lui vient en tête une question à laquelle elle ne sait pas répondre, elle la range dans ce qu'elle appelle « *une case intime réservée aux mystères absolus* » [GGE, 67]. Dans cette partie de son cerveau, elle range pendant des années les questions sans réponse, comme si elle les mettait en conserve, et peut venir les récupérer à tout moment, reposant des questions à brûle-pourpoint longtemps après que les événements se soient produits. Elle explique : « *Les gens ne comprenaient pas à quoi je faisais allusion : ils croyaient que mes questions portaient sur n'importe quoi me passant par la tête. Mais pour la plupart, elles étaient destinées à élucider vraiment ce qui était l'objet de mes préoccupations* ».

Voilà un exemple intéressant de ce que je nommerai la « logicautistique\* », autrement dit la « logique autistique ». Il y a quelques secondes, vous pensiez que Gunilla sautait sans raison du coq à l'âne alors qu'après avoir lu son explication, vous comprenez que cela résulte en fait d'une logique implacable mais éloignée de la vôtre : c'est cela, la « logicautistique », un sens de la logique qui n'appartient qu'aux autistes. Gunilla s'appuie sur son extraordinaire mémoire pour stocker dans sa tête les questions sans réponse et les ressortir lorsqu'elle croquera quelqu'un qui semble apte à lui répondre.

Continuons avec Gunilla, mais dans un autre registre [GGE, 164]. Etant suédoise, elle explique qu'une coutume veut qu'on remercie ses hôtes à la fin d'un repas en lançant : « *Merci pour le repas !* ». Sauf qu'elle ne connaît pas la définition exacte d'un repas... Doit-on dire cela lorsqu'on vous offre un bol de soupe ou une tasse de thé ? En effet, la soupe est liquide mais qui peut renfermer des morceaux qui se mangent, contrairement au thé... On peut trouver cela futile mais le raisonnement d'un autiste, qui donne trop d'importance aux détails, peut venir y buter jusqu'à déclencher des troubles de comportement. Notre raisonnement généralisateur nous dit que ce qui différencie tous ces aliments n'est pas tant leur consistance que le rôle qu'on leur attribue : ce n'est pas parce qu'on vous offre du thé sur la table de la cuisine que ça devient un repas mais Gunilla ne disposait pas de cette règle qui lui aurait certainement rendu la vie en société plus facile.

Voici une autre théorie logicautistique due à Daniel, autiste savant, amoureux fou des chiffres. Pour lui, chaque chiffre possède une taille et une couleur qui lui sont propres, ce qui lui permet d'en mémoriser de longues suites, comme on le verra plus loin. Mais lorsqu'il est arrivé à l'école, tous les chiffres écrits au tableau par l'instituteur avaient la même taille et la même couleur et il a été obligé de s'inventer une théorie logicautistique assez compliquée pour expliquer cela [DT1, 77] : « *Je ne comprenais pas, par exemple, pourquoi 8 n'était pas plus grand que 6, ou pourquoi 9 était imprimé en noir plutôt qu'en bleu. J'en déduisis que l'école avait imprimé trop de 9 dans ses précédents exercices et qu'ils n'avaient plus l'encre correspondante* ». Ce n'est qu'à l'adolescence qu'il découvrira que son expérience des nombres diffère de celle des autres.

Marielle Cathenod, mère d'un garçon AS, nous livre un splendide exemple de logicautistique lorsqu'elle décrit comment son fils justifia un jour l'existence du Père Noël [MCA, 212] : « *Si je dis Père Noël, tu comprends, tout le monde comprend, tout le monde le voit dans sa tête, tout le monde peut le dessiner avec son manteau rouge, sa hotte... Si je dis : trikinuchdfgths, personne ne sait ce que ça veut dire, même moi je ne sais pas. Je ne sais même pas redire... alors ça n'existe pas !* ».

Cette démonstration correspond à un mode de raisonnement dit « par l'absurde » : lorsqu'on n'arrive pas à démontrer que quelque chose est juste, il suffit de démontrer que son contraire est faux. Il ne peut imaginer qu'il s'agit d'une légende créée pour le bonheur des enfants car les autistes ne savent pas mentir ou fabuler : il doit donc forcément y avoir une explication logicautistique et pourquoi pas celle-là ?

Voyons à présent le cas de Cati, ado, qui s'habille depuis très longtemps avec le même chandail [DH3, 191]. Lorsqu'elle décida de porter autre chose, elle ouvrit son armoire, palpa avec envie plusieurs tee-shirts mais fut incapable de se décider. Plusieurs heures après, elle revint en tee-shirt mais, pour parvenir à ce choix, elle avait dû préalablement déchirer son chandail ! Peut-être que, pour elle, on ne pouvait pas porter plusieurs vêtements pour un seul et même usage ? Ce qu'on aurait pu prendre pour une crise d'agressivité, le fait de déchirer un vêtement, était en fait la solution logicautistique qu'elle avait trouvée pour surmonter ce problème.

Pour terminer cette longue introduction, nécessaire à mon sens pour vous plonger dans l'ambiance, voyons comment réagit un petit autiste mutique face à un jeu vidéo. Jack possède depuis toujours un cédérom de jeux de niveau maternelle qu'il utilise encore avec plaisir vingt ans plus tard. Je vais expliquer le fonctionnement de deux de ces jeux et le raisonnement - pas très élégant mais particulièrement efficace - qu'il a développé tout seul, à l'âge de 5 ans, pour les résoudre.

Le premier jeu est un tri de formes. On y voit un coffre à jouets encadré par deux étagères : au-dessus de chacune apparaît une forme particulière, par exemple un cercle et un carré. Un petit singe sort un jouet du coffre et demande de le poser sur l'une ou l'autre étagère selon sa forme. Dès que les étagères sont pleines, le singe fait un petit sketch et le jeu recommence avec de nouvelles formes. Au début, Jack cliquait au hasard et tombait donc une fois sur deux sur la bonne réponse. Cependant, le jeu a été habilement conçu pour ne pas frustrer l'enfant : lorsque la réponse est fautive, le singe vient enlever l'objet de l'étagère et sort de son coffre un autre jouet qui correspond justement à la réponse erronée que vient de donner l'enfant. Jack a vite compris qu'il n'y avait qu'à cliquer répétitivement sur une étagère jusqu'à ce que le singe sorte de son coffre l'objet qui lui corresponde. Il a donc réussi à transformer l'angoissante incertitude du jeu en quasi-certitude que tout se déroulera comme prévu. Avec cette logicautistique, il termine le jeu aussi vite qu'un petit neurotypique du même âge.

Dans un autre de ces jeux, deux personnages sont debout au premier plan et, au second plan, se trouve un banc sur lequel d'autres personnages sont assis. Il faut simplement réaliser une suite de personnages identiques debout en cliquant sur l'un des personnages assis afin qu'il vienne rejoindre les autres. Lorsqu'ils sont ainsi réunis, ils sortent de l'écran en défilant au son d'une fanfare, puis le jeu reprend avec d'autres personnages de différentes tailles ou couleurs. Mais, lorsque l'enfant se trompe, un gros ballon rouge apparaît et le personnage amené par erreur s'y accroche et s'envole dans les airs. En fait, nous avons constaté que Jack cliquait très consciencieusement et très systématiquement sur les mauvais personnages de manière à en voir s'envoler le plus possible et qu'il cliquait sur le bon que lorsqu'il n'avait plus le choix. Il avait donc compris le principe du tri sauf que le plus gratifiant pour lui n'était donc pas de voir le défilé final qui valide la bonne réponse mais bien l'envol des personnages, censé sanctionner la mauvaise réponse. C'est logicautistiquement imparable !

### 2.2.2 Théories

Tous ceux qui ont eu des enfants savent quelle énergie ils dépensent, dès qu'ils savent parler, pour poser des centaines de questions et en ingurgiter toutes les réponses. C'est à partir de cela qu'ils se bâtissent une vision du monde. Au début, cette vision est entachée d'erreurs mais celles-ci sont petit à petit corrigées par confrontation avec le réel. On peut donc penser que les enfants incapables de poser toutes ces questions (notamment les autistes mutiques) vont se construire un modèle de fonctionnement du monde qui ne va faire appel qu'à des notions internes.

Ainsi, Hilde de Clercq cite le cas d'un autiste qui ne veut pas s'asseoir sur les chaises oranges car... il s'est un jour coupé le doigt avec des ciseaux à manche orange. Depuis, il associe la couleur orange avec cette expérience négative et il a bâti une théorie dans laquelle orange signifie douleur et danger [HD1, 27]. Dans ce cas, la solution est simple : il suffit de changer la couleur de la chaise pour qu'il accepte à nouveau de s'asseoir dessus.

Mais la palme revient à Gunilla qui, devenue adulte, expliquant son comportement d'enfant. Tout d'abord, elle avait observé qu'un certain ordre régnait dans le salon lorsque sa sœur rentrait le soir de l'école : notamment, un cendrier et un journal étaient posés sur la table du salon et un certain nombre de chaises se trouvaient autour [GGE, 27]. Elle était alors

persuadée que tout devait être placé exactement comme cela pour que sa sœur puisse revenir de l'école et elle passait son temps à remettre les affaires à cette même place.

Ensuite, lorsqu'elle alla elle-même à l'école, elle expliqua comme elle pensait que sa mère faisait pour apparaître chaque fin d'après-midi dans le hall de son école et la ramener à la maison [GGE, 69]. Sa théorie était que, comme sa mère apparaissait systématiquement dans le hall lorsqu'elle-même y était, il suffisait qu'elle s'y rende pour que sa mère se matérialise spontanément et vienne la chercher : elle faisait donc cela à tout moment de la journée, profitant d'un moment d'inattention des institutrices !

Plus tard, elle remarqua que son professeur de musique était un petit homme mince à lunettes : pourtant, elle avait observé son père et un de ses collègues de travail, qui portaient tous deux des lunettes, et en avait déduit que tous les hommes à lunettes devaient être grands et minces ou petits et gros [GGE, 98]. L'allure de son professeur de musique ne cadrerait pas avec cette théorie et cela lui procurait un sentiment d'insécurité. On pourrait se dire qu'elle n'est pas très observatrice car il ne doit pas être très difficile de repérer des gens petits et minces portant des lunettes dans la rue. Mais on verra plus loin que, dans son monde, les personnes non familières ont des visages neutres, vides [GGE, 98] : « *dans la rue et dans les magasins, je n'avais jamais prêté attention à l'aspect des visages vides : ils n'entraient donc pas dans la construction de mes théories* ».

On se heurte ici à ce qui est peut-être la clé de toutes ces théories logicoautistiques : elles ne sont en effet bâties que sur un tout petit nombre de cas (parfois un seul) qui deviennent la norme parce qu'ils ont été observés les premiers. Comme ces théories finissent par être mises à mal, il faut sans cesse créer des exceptions et le monde devient ainsi de jour en jour plus compliqué, imprévisible et angoissant. Gunilla déclare que, lorsqu'une de ses théories était mise à mal, elle ne pouvait plus « *effectuer aucune manœuvre mentale* » jusqu'à ce qu'elle en bâtit une nouvelle car : « *Il fallait bien trouver un moyen de comprendre le monde !* » [GGE, 27].

Cela pourrait expliquer pourquoi nombre d'autistes s'efforce en permanence de tout remettre à sa place (le fameux phénomène du « sameless », voir plus loin). On imagine alors leur angoisse lorsqu'ils n'y arrivent pas, ce qui peut être à l'origine de certaines crises de comportement.

### 2.2.3 Règles

J. explique que l'anxiété, la colère, le désarroi des autistes, parfois même leur dépression, « *découlent directement de leur confrontation au monde des non-autistes et des particularités de leur traitement de l'information. [...] leur souffrance ne vient pas de ce qu'ils n'ont pas accès à l'univers des émotions positives lié au monde social, mais des effets sur eux de leur confrontation avec un monde qui ne fonctionne pas selon leurs règles* ».

Hilde de Clercq rappelle que si on autorise un enfant neurotypique à manger un jour devant la télé, il sait que cela est exceptionnel mais l'enfant autiste se dira que s'il a pu le faire aujourd'hui, il le pourra également demain : et cela deviendra immédiatement une règle de conduite [HD2, 339]. Il faut donc bien cadrer ce qu'on autorise à un(e) autiste et comment on le lui explique.

Luke explique qu'il aime appliquer des règlements à la lettre, que cela lui donne un plus grand sentiment de sécurité car les règles sont claires et sécurisantes et que, pour lui, les lois ne sont pas faites pour être enfreintes [LJA, 188-189].

Quelles sont donc ces fameuses règles ? La lecture des récits d'autistes donne des indications sidérantes sur l'idée qu'ils se font du « monde extérieur » et sur le rôle joué par les êtres qu'ils



y côtoient. Afin de ne pas perdre pied dans ce monde incompréhensible, ils déduisent de leurs observations des règles de fonctionnement qui ne doivent absolument pas être enfreintes. Lorsque c'est le cas, ils entrent dans une terrible colère car cela remet en cause toute leur théorie longuement échafaudée. Dans les exemples qui vont suivre, ces fameuses règles ont été soulignées pour être mieux mises en évidence.

Commençons par la plus extraordinaire parce qu'irréalisable, celle d'Hugo Horiot, le fils de Françoise Lefevre [HHO, 28] : « ...*ma mission, c'est de retourner dans le ventre de maman. C'est la règle que je me suis fixée et je la suivrai jusqu'au bout. Jusqu'à la victoire, jusqu'à la réussite* ». De cette règle va découler sa conduite pendant son enfance, à savoir de ne pas parler et de ne presque pas manger pour redevenir petit et pouvoir retourner dans le ventre de sa mère où les dangers de la vie n'existent pas.

Sean va ensuite nous en décrire plusieurs, à commencer par la plus futile qui concerne le service des verres d'eau dans un restaurant. L'eau étant insipide, il préférerait nettement boire des sodas surtout lorsqu'il allait au restaurant. Il avait donc une règle très simple concernant l'eau [SBA, 86] : « Par conséquent, on ne devait pas en servir dans un restaurant. C'était ma règle ». De ce fait, il se mettait très en colère si on lui amenait de l'eau dans un restaurant car il pensait que le serveur le faisait exprès pour le contrarier et bien sûr, tout le monde pensait que c'était un enfant capricieux et mal élevé...

Dans sa jeunesse, il fut envoyé dans un établissement spécialisé mais, 9 mois plus tard, ses parents l'en sortirent pour le mettre dans un collège classique. De cette expérience unique, il en a fait une règle très simple [SBA, 185] : « J'avais pour règle que je devais aller en classe neuf mois par an... ».

Plus tard, il voulut apprendre à jouer du piano comme ses parents mais il fallait que ce soit spontané. Il ne faisait rien pendant les leçons qu'on lui donnait et voulait simplement jouer bien et tout de suite : « Ayant autour de moi des gens qui jouaient sans se tromper, je m'étais inventé cette règle : moi aussi, je dois jouer à la perfection ! ». Plus tard, il expliquera qu'il ne pouvait pas comprendre que jouer du piano n'était pas inné car, tout simplement, il n'avait jamais vu quelqu'un en train d'apprendre ! Il piquait donc de terribles colères lorsqu'il faisait des fautes.

D'après sa mère, Sean s'était inventé une autre règle simple et très rigide : son car devait arriver le dernier dans la cour de l'école [SBA, 215]. Et pour que cette règle fonctionne, il fouillait longuement dans son casier à la fin des cours de manière à monter le dernier dans le car et à le retarder. Au passage, tout le monde était furieux ! Voici l'explication qu'il en donna des années plus tard : il voulait tout simplement que son car de ramassage arrive le dernier afin d'avoir le plaisir de voir tous les cars sagement alignés sur le parking de l'école !

Lorsqu'il dut changer d'établissement scolaire, il constata que le nouveau était de plain-pied alors que l'ancien avait deux étages. Aussi cet établissement ne lui plaisait pas car [SBA, 249] : « Une école ne devait comporter qu'un seul édifice de deux étages ».

Arrivé au lycée, il découvrit son déficit de culture générale et en fit une nouvelle règle [SBA, 254] : « J'avais pour règle de ne jamais poser de questions sur les choses que j'aurais dû et voulu connaître ». Il admettait pourtant que c'est justement en ne posant pas de question qu'il ratait les informations dont il avait besoin, mais c'était plus fort que lui. Cela peut vous paraître bizarre mais demandez alors à un fumeur de s'arrêter de fumer !

Ce n'est qu'à la fin de ses études secondaires qu'il prit conscience de son autisme et des surhandicaps que constituaient ses règles. Mais même lorsqu'il voulut passer le permis de conduire, le spectre de ses règles planait encore et sa mère comprit que certaines d'entre elles seraient incompatibles avec le code de la route : elle lui imposa alors d'attendre et il dut

admettre que, comme il continuait de se fixer des règles impossibles à suivre, elle avait raison [SBA, 276].

Ce point est intéressant car il montre qu'une fois son autisme compris et admis, après avoir réussi ses études supérieures, après avoir trouvé un travail, Sean ne peut s'empêcher de continuer à se fixer des règles qu'il dit lui-même ne pas pouvoir suivre. Mais, à l'image de Daniel et de Kamran, il finira par comprendre l'absurdité de ce mécanisme et parvenir à le surmonter à l'âge adulte. Le rôle des proches (parents ou amis) sera alors prépondérant.

Et je me demande s'il n'y aurait-il pas là matière à travailler pour aider ces autistes à prendre conscience plus tôt du surhandicap qu'ils s'imposent à eux-mêmes ? Il ne s'agit pas de supprimer toutes leurs règles du jour au lendemain mais de les aider à se débarrasser petit à petit des plus illogiques et, surtout, de leur en proposer d'autres qui leur permettent de mieux se débrouiller dans notre monde. Si l'on part du principe qu'il leur « faut » des règles, on pourrait alors les concevoir comme une aide à la généralisation, par exemple en rédigeant un catalogue de règles simples : une école est un établissement recevant des enfants avec un panneau mentionnant « école » à l'entrée, et cela importe peu qu'elle s'appelle Jules Ferry ou Georges Brassens, qu'elle ait un ou plusieurs étages ou qu'elle soit peinte en blanc ou en bleu...

Les règles de Josef :

Il explique que les autistes peuvent aussi suivre à la lettre les règles édictées par d'autres, comme les règlements intérieurs d'établissements. « A la lettre », signifie par exemple qu'ils peuvent dénoncer leurs camarades qui bavardent en cours ou qui trichent, non pour se venger mais simplement parce que ceux-ci enfreignent la règle [JSC, 100].

Les règles de Kamran :

Il parle d'André, un de ses anciens camarades autistes qu'il est allé revoir plus tard. Pour s'aider à soutenir une conversation, André avait pris l'habitude de jouer au ventriloque et de faire répondre à sa place une marionnette qu'il avait confectionnée. Sa règle fondamentale était [KNA, 17] : « *Il était interdit d'interrompre une de ses marionnettes, c'était la règle. On pouvait couper André – il y avait alors un temps d'adaptation et l'on avait la vague impression de lui avoir marché sur le pied –, mais il était hors de question de faire de même avec l'une de ses marionnettes* ». Et Kamran sait de quoi il parle car il a involontairement coupé la parole à cette marionnette à deux reprises : la première fois, André l'a enfermé dans sa salle de bain pendant plusieurs heures et la deuxième fois, à l'aéroport, il lui a arraché la carte d'embarquement des mains et s'est enfui avec ! Kamran a dû comprendre que certaines règles étaient vraiment inviolables car il ne cite pas de troisième fois !

Plus loin dans son livre, il développe la notion très intéressante de sursaturation et de sous-saturation d'une règle : une règle est sursaturée si elle nous oblige à faire quelque chose qu'on n'aime pas et elle est sous-saturée lorsqu'elle nous empêche de faire quelque chose qu'on aime. Il cite en exemple le cas d'une jeune autiste de son école - où il n'y avait manifestement pas de cantine - qui partait le matin avec son repas de midi dans une gamelle comme le faisaient ses autres camarades. Au moment du déjeuner, ils avaient l'habitude de s'échanger entre eux certains aliments puisqu'il est bien connu que tout est toujours meilleur chez les autres. Cette jeune autiste avait également pris cette habitude mais en y ajoutant une règle bien à elle [KNA, 45] : « *remplir sa boîte avec des aliments qui débutaient par la même lettre* ». Ainsi, Kamran raconte qu'elle indiquait aux autres sa lettre de la journée et que celle-ci devenait la base de l'échange : si c'était le C, elle devait échanger son yaourt contre un cake. Il explique que sa règle était sursaturée, parce qu'elle s'obligeait à manger des aliments commençant par la lettre qu'elle avait choisie mais qu'elle n'aimait pas. Et sa règle était

également sous-saturée parce qu'elle ne pouvait pas manger de sandwich, quelle adorait, le jour où sa lettre était le C. Toutefois, il admet que : « ...*tandis que moi je m'agitais au milieu de tous ces échanges, posant des questions et passant des accords, elle s'en sortait bien grâce à une seule et unique règle* ». Il vaut donc mieux une mauvaise règle que pas de règle du tout.

Les règles de Gunilla :

L'une de ses règles était [GGE, 57] : « *je ne devais pas m'asseoir là où quelqu'un d'autre venait de le faire* ». Elle expliquera plus tard la raison logocautistique de cette règle étrange en disant qu'elle pensait que l'odeur des gens imprégnait cette chaise et qu'il lui fallait attendre que cette odeur se dissipe !

Lorsqu'elle se promène en ville, elle s'impose de trouver les passages protégés par des feux pour traverser, quitte à faire pour cela des détours [GGE, 157]. Fait-elle cela pour se conformer strictement au code de la route ? Non, car elle explique que, ne sachant pas évaluer la vitesse des voitures et donc le bon moment pour traverser, la seule solution pour elle était de repérer un passage protégé, d'y attendre le feu vert piétons, et de traverser sans se soucier de la circulation. Voici un très bel exemple d'adaptation d'une personne autiste à notre monde et donc, conséquemment, de règle à inculquer à d'autres personnes, qu'elles soient d'ailleurs handicapées ou pas...

Mais dans le domaine des règles rigides, les fils d'Anne Idoux-Thivet, d'Hilde de Clercq et de Rosanne Aubé ne sont pas en reste :

- La première constate une crise de larmes de son fils un matin où ils descendent tous deux les escaliers et qu'elle arrive la première en bas [AIT, 81] : « *Non ! C'est moi qui dois être le premier !* ». Passé le moment de surprise, elle a immédiatement fait le rapprochement avec le mode de raisonnement qu'elle avait découvert en lisant le livre de Sean Baron.
- la seconde écrit [HD2, 192] : « *le matin, il ne parle jamais avant l'arrivée du bus scolaire...* ».
- et la troisième, lorsqu'elle écrit ces quelques lignes, ne connaît pas encore la rigidité des règles autistiques. Quand ils allaient tous deux à l'hôpital voir une dénommée Lucie, ils devaient prendre l'un des deux ascenseurs. Mais si la porte de gauche s'ouvrait en premier [RAU, 32] : « *il se jetait par terre, tapait des pieds, criait ou pleurait. J'avais beau essayer de lui faire comprendre qu'avec l'une ou l'autre des portes on se rendait au bureau de Lucie, il contrôlait mal sa frustration* ». Bien qu'elle ne le dise pas, je suppose que vous avez deviné la règle dont il était question : « *lorsque je vais voir Lucie, il faut que la porte de droite s'ouvre en premier* » car c'est probablement ce qui avait dû se passer lors de sa première visite !

Et les règles de Jack :

Lorsqu'il était petit, il avait peur d'entrer dans des pièces non éclairées aussi nous lui avons appris à rechercher systématiquement l'interrupteur puis à allumer la lumière avant d'entrer. Maintenant qu'il est grand et qu'il n'a plus peur du noir, il continue à actionner systématiquement l'interrupteur avant d'entrer dans une pièce. Comme il est mutique, voici la règle que je pense qu'il s'est fixée : « *il faut toujours actionner l'interrupteur avant d'entrer dans une pièce* » et son corolaire, « *il faut toujours actionner l'interrupteur avant de sortir d'une pièce* », ce qui nous plonge régulièrement dans le noir lorsqu'il quitte la cuisine à la fin du repas. Dans tous les cas, le résultat est positif pour lui puisque :

- S'il fait noir, tant mieux, il peut alors y voir ;

- S'il fait jour, tant pis, la lumière restera allumée (c'est tout le temps le cas à la maison : vive les lampes basse consommation) ;
- Si c'est la nuit et que la pièce était déjà éclairée, son action éteint la lampe ; il appuie donc une nouvelle fois sur l'interrupteur, le tout étant de ne pas entrer dans une pièce avant d'avoir actionné l'interrupteur, et tout le monde sait bien que deux fois valent mieux qu'une !

## 2.3 Rêves et désirs

### 2.3.1 Rêves

Alors, un autiste rêve-t-il ? Oui, bien sûr ! Du moins, pour ce qui concerne les autistes parleurs, comme Joffrey qui nous détaille méticuleusement 47 rêves qui se sont déroulés entre janvier et mai 1998. Au passage, retenons de lui cette belle définition du rêve [JBO, 94] : « *C'est mon cerveau qui invente lui-même des films comme une vraie salle de cinéma qui fonctionne la nuit* ». Comme il les décrit longuement dans son livre, il apparaît que ses rêves sont comparables aux nôtres... du moins, aux miens ! On y trouve le thème de la nature (ours polaire, aurore boréale, dauphins, Canada, Kilimandjaro...), du fantastique (« j'étais en 1930 », « j'étais un squelette », « la piscine brûlait », « à des milliards de milliards d'années-lumière », « voyager dans le temps », etc.), des catastrophes (pluie, vent, orage, tempête terrible, séisme, l'avion s'est écrasé, la fin du monde, le seul rescapé, un hiver nucléaire...) et bien sûr, de l'amour.

Passons à Donna qui, grâce à sa fantastique mémoire, déclare se souvenir d'un de ses tout premiers rêves alors qu'elle avait moins de 3 ans. Il n'est toutefois pas extraordinaire : « *Je me déplaçais dans du blanc, au sein d'un espace vide* » [DWI, 19]. Elle nous révèle quelques-uns de ses autres rêves nocturnes, qui ressemblent assez à ceux des neurotypiques, ainsi qu'un rêve diurne récurrent : elle se trouve dans sa chambre face à la fenêtre ensoleillée et voit arriver des « *duvets de couleurs vives qui traversaient l'espace blanc* » (on saura plus tard qu'il s'agissait des poussières en suspension dans l'air). Puis elle entend crier « *Arrête !* », ce qu'elle définit comme un « intrus », un « *bruit incompréhensible qui venait nous déranger* » et elle reçoit alors une gifle. Cette gifle provient de sa mère qui ne supportait pas le comportement bizarre de sa fille et qui en avait honte.

Non seulement la plupart des autistes rêve mais certains, comme Hugo Horiot, déclarent pouvoir y pénétrer [HHO, 101] : « *Quand je rêve, je vois une image, je bloque cette image et j'entre dans mon rêve. Ces images s'entrechoquent, disparaissent et reviennent. J'ai peur qu'elles ne s'échappent. Alors je les dessine. Et elles existent* ». C'est ainsi qu'il dessinait quelquefois ses rêves à l'école, pour les retenir.

Mais qui dit rêve, dit aussi cauchemar.

Joffrey ne décrit que très peu ses cauchemars et déclare qu'ils lui reviennent rarement [JBO, 83] : il entre dans un long tunnel, tombe dans un trou noir ou voit son père mort.

Daniel décrit également un ancien cauchemar qui revenait nuit après nuit : celui d'être tout petit face à un énorme dragon [DT1, 31].

Concernant Jack, je sais qu'il rêve parce que souvent, en allant me coucher, je le découvre endormi avec un large sourire. Plus rarement, il lui est arrivé de me réveiller pendant la nuit en prononçant à voix haute des mots ou des phrases incompréhensibles, lui qui est totalement mutique. Et puis, lorsqu'il nous arrive de nous coucher avec lui (par exemple, quand il a du mal à s'endormir) on le sent bouger dans son sommeil, un peu comme un chien lorsqu'il s'endort à nos pieds devant la télé. Mais de quoi rêve-t-il vraiment : mystère ?

Par contre, je peux vous dire que mes plus beaux rêves à moi sont ceux dans lesquels il nous parle : ces rêves-là ont même réussi à supplanter mes rêves préférés d'enfant et d'ado, ceux où je volais dans le ciel...

### 2.3.2 Désirs, envies

Les autistes peuvent avoir de nombreuses envies, contrairement à ce que pourrait le laisser croire leur mutisme ou leur indifférence apparente au monde extérieur. Mais il arrive souvent qu'on ne s'en rende pas compte car ils n'expriment pas leurs désirs d'une manière facilement compréhensible pour nous. Cette incompréhension peut alors conduire à de la frustration et s'accompagner de manifestations d'auto-agressivité, d'agressivité voire de destruction.

Voyons l'exemple de Cati qui avait l'habitude de déjeuner avec des gâteaux secs. Un jour, à 14 ans, elle eut soudain envie de déjeuner avec du pain grillé. Sa mère lui en donna mais elle ne pouvait se résoudre à le manger tant que ses gâteaux secs préférés étaient dans le placard. Comme elle a déjà fait le coup avec ses vêtements, on sait ce qu'elle va faire : elle va écraser tous ses gâteaux secs afin de n'avoir plus d'autre choix que de consommer le pain grillé. C'est d'ailleurs un mode de fonctionnement récurrent chez elle [DH3, 75] : *« De la même façon, elle déchire le vêtement qu'elle porte si elle a envie d'en mettre un neuf sans pouvoir s'y résoudre. Elle a cassé le stylo feutre bleu turquoise sans lequel, jusque-là, elle n'acceptait pas d'écrire, le jour où elle a voulu écrire avec un stylo à bille ».*

On retrouve Cati quelques années plus tard, avec ses parents, dans un hôtel-restaurant. Un orchestre se met à jouer. Cati demande à remonter dans sa chambre pour aller aux toilettes puis elle demande à sa mère de se mettre du rouge à lèvres et de l'accompagner en bas [DH3, 226] : elle veut aller danser comme n'importe quelle fille de son âge, avec une belle robe. Mais il ya de nouveau un problème : elle meurt d'envie d'aller danser mais refuse de mettre sa robe préférée tout en refusant de danser avec une autre robe que celle-là ! Ce sera Jean, son père, qui trouvera la solution en dansant avec elle et en lui tenant les mains [DH3, 227] : *« Protégée contre elle-même, elle se détendait. Heureuse, évadée dans le rythme de la musique, elle ne se laissait pas volontiers décider à partir. C'étaient pour nous des instants de poignante émotion, ces visions de rêve, où Catherine nous apparaissait telle qu'elle aurait pu être, sans la maladie, comme si quelque fée nous l'avait présentée, dans un miroir magique, délivrée du sort qui empoisonne tous les dons qu'elle a reçus en vain ».*

En ce qui concerne Jack, mis à part regarder des dessins animés ou écouter leur musique, il ne semble pas avoir beaucoup de désirs : en tout cas, il n'en exprime pas d'autres ou du moins pas de manière compréhensible pour nous. Toutefois, nous le comprenons bien mieux depuis qu'une équipe belge du SUSA\* est venue à l'hôpital de jour où il était suivi pour expliquer aux parents comment mieux communiquer avec leur enfant autiste, notamment par le biais du PECS<sup>11</sup>. Ce système permet de donner un ordre simple à un autiste mutique (Va faire pipi ! Viens manger !) ou de lui expliquer ce que l'on souhaite faire (On va faire les courses. On va au restaurant. On va à l'école). C'est à la suite de la venue de cette équipe très professionnelle et très efficace que nous avons mis en place un système que je qualifierai « d'échange de désirs », basé sur le principe du PECS. Et il fonctionne depuis lors à merveille : nos pictogrammes ou « pictos » mesurent 5 cm sur 7 cm et sont des dessins ou des photos avec un titre ou une légende en bas (jamais en haut sinon il retournerait le picto pour que le texte se retrouve en bas !). On y voit par exemple un chariot de courses et l'inscription « faire les courses », une piscine et l'inscription « aller à la piscine » ou encore une cannette de soda avec l'inscription « boire du soda », etc.

---

<sup>11</sup> « Picture Exchange Communication System » ou, en français, « Système de Communication par Echange d'Images »

Lorsqu'on veut lui proposer une activité, par exemple l'emmener à la piscine, il faut lui demander de stopper l'activité en cours. Pour cela, le SUSA nous a fait créer un « picto d'arrêt » : il s'agit d'un picto spécial, un carré de 4 x 4 cm, taillé dans une plaque de contreplaqué et peint en orange vif (muni de son indispensable Velcro pour qu'il puisse tenir sur son tableau de pictos). Lorsqu'on le lui donne, il s'arrête puis se rend devant son tableau afin de prendre connaissance de la prochaine activité qui lui est proposée. Lorsqu'il est trop absorbé par son activité du moment ou qu'il n'a pas vraiment envie de faire la nouvelle activité qu'on lui présente, le picto d'arrêt sert alors de préparatif d'arrêt et il nous suffit de le quitter quelques minutes et de revenir pour réitérer la demande quelques minutes plus tard. Depuis l'utilisation de ce picto d'arrêt, les troubles de comportement liés à la frustration de devoir arrêter son activité en cours ont fortement diminué car il sait maintenant pour quelle raison on le lui demande. S'il refuse de s'arrêter lors de notre second passage, on stoppe d'office son activité tout en lui remettant le picto d'arrêt en mains propres et il ne pique le plus souvent qu'une colère modérée (je dirais même qu'elle est moins forte que celle de son petit frère, jeune ado neurotypique).

Comme toute communication doit être réciproque, nous avons aussi mis en place un autre incontournable de la méthode PECS : le « cahier de com », qui lui permet de nous demander quelque chose de simple, comme lui donner un verre de soda. Ce cahier personnel de communication est toujours à sa disposition et l'on y retrouve les mêmes pictos mais en nombre moins important et en format plus petit (environ 3 cm x 3 cm). C'est ainsi que nous avons eu le plaisir de constater que, lorsque nous lui tendions le picto « On va faire les courses », il pouvait par exemple répondre en nous tendant le picto « Je veux boire un soda » ! Nous avons interprété cela comme signifiant qu'il acceptait de faire les courses à condition qu'on le gratifie d'un soda. Parfois, cependant, il sort le picto « je veux aller à la piscine », ce qui veut dire soit : « quitte à sortir de devant ma télé, je préfère encore aller nager qu'aller faire les courses », soit « je veux bien y aller mais à condition d'aller aussi à la piscine » !

L'air de rien, c'est grâce à ce système aussi génial que simple, que nous avons véritablement réussi à communiquer ensemble. A cette époque, il avait déjà 12 ans de frustrations derrière lui et, pendant des années, il ne s'est plus séparé de ce carnet de communication qu'on avait muni d'une bandoulière et qu'il promenait systématiquement avec lui hors de la maison. Depuis lors, il a eu un GoTalk\* et, depuis 3 ans, une tablette électronique où j'ai réussi à reproduire les mêmes pictos<sup>12</sup>.

### 2.3.3 Imagination

Dans nombre de livres scientifiques, il est écrit que les autistes sont incapables de jouer à faire semblant ou d'inventer des histoires comme le font les autres enfants. Mis à part la description des rêves, qui peut être assimilée à de l'imagination subconsciente, je n'ai en effet trouvé aucun exemple d'imagination consciente sauf chez Birger, auquel je reviendrai en fin de chapitre.

Voyons pour l'instant le témoignage d'Hilde de Clercq qui raconte la découverte par son fils, Thomas, du mode de jeux de ses petits copains qui font largement appel à l'imagination. Elle dit qu'il trouvait ces jeux très drôles et qu'il venait la voir en s'exclamant [HDD, 29] : « *Viens voir, maman, Maya pense que la casserole est un chapeau et Hanks pense que la table est un lit et ils pensent tous les deux que l'ours est vivant, et ils donnent à manger aux poupées !* ».

---

<sup>12</sup> Il existe maintenant des logiciels, gratuits ou payants, qui s'installent facilement sur toute tablette et proposent des pictos. Voir par exemple, pour les logiciels en français, les sites [www.auticiel.com/](http://www.auticiel.com/) ou <http://www.autisme.qc.ca/la-boite-a-outils/applications-pour-tablettes-numeriques.html> ou encore <http://www.autisme.qc.ca/la-boite-a-outils/applications-pour-tablettes-numeriques.html>

Un peu plus loin, elle raconte le désespoir de Thomas lorsque ses petits cousins, venant chez lui, s'approprièrent ses jouets en les détournant de leur usage logocautistique. Ainsi, il avait une petite cuisine miniature avec un vrai grille-pain qu'il adorait utiliser avec des tartines [HD2, 33] : « *Mais eux, que font-ils ? Ils retournent le carton et disent que c'est leur chaise [...]. Puis l'un d'eux dit : « C'est mon restaurant et tu es un client ». Ils retournent le grille-pain : « Voici le tiroir-caisse » puis ils le remplissent de petites cuillères et disent que c'est de la monnaie. Les soucoupes deviennent des pizzas et le four est leur lave-vaisselle* ».

Ce désespoir devient pathétique lorsque Thomas découvre qu'il n'obtient pas le même « résultat » qu'eux en mettant un crayon sous un drap, en tapant dessus avec une cuiller et en s'écriant qu'il s'agit maintenant d'une baguette magique avec laquelle ils déclarent faire apparaître un lapin : Thomas essayait encore et encore mais sans jamais réussir à obtenir ce fameux lapin, pensant alors qu'il manquait d'entraînement [HD2, 34]. Et lorsque sa mère lui expliqua que c'était juste un jeu pour faire semblant, il se demanda quand même pourquoi les autres enfants y arrivaient et pas lui.

La sœur de Thomas, avait compris cela et mis au point une formidable technique pour pouvoir jouer avec lui [HD2, 27]. Lorsqu'elle donnait à manger des carottes à sa poupée, avec une cuiller vide, elle donnait toujours une vraie carotte à son frère pour qu'il puisse jouer avec elle car elle savait qu'il ne pouvait pas imaginer de faire semblant d'avoir quelque chose dans la cuiller.

Hilde de Clercq raconte aussi une histoire qui montre que ces enfants peuvent tout de même tomber dans un monde imaginaire mais qu'ils ont parfois du mal à en ressortir. Il s'agit de Gérald, un garçon autistique, qui jouait avec son frère neurotypique à mimer deux chiens célèbres d'une série télé appelée Bert et Ernie : Gérald devait jouer le rôle de Bert. Puis leur mère interrompit leur jeu pour leur demander de l'accompagner faire des courses. Au moment de passer à la caisse, elle constate que Gérald est resté dans un rayon, elle l'appelle mais il ne répond pas. Alors son frère cria « *Bert ! Viens nous rentrons à la maison* » et Gérald apparut, *puisqu'il était devenu Bert et que personne n'avait précisé que le jeu était fini* [HD2, 42].

C'est d'ailleurs ce que montre aussi Birger qui a inventé une histoire au sujet d'une ville soudainement plongée dans l'obscurité : « *tout était dans l'obscurité mais de plus en plus de personnes erraient dans les rues, s'il y avait un accident personne ne pouvait aider, s'il se passait même un disons monstre géant donc un accident géant beaucoup de gens pris de panique se piétinaient à mort, il n'y avait aucune maison tout le monde était allé sous la terre à cause d'un disons besoin de sécurité mais malheureusement de l'eau jaillissait des profondeurs et beaucoup se noyaient, au-dessus de la terre apparaissaient des phénomènes mythiques qui effraient, les restants des ptérosaures dingues frappaient le globe terrestre, le fait est que de très grandes espèces des temps archaïques étaient apparues ainsi qu'il était écrit dans la bible* » [BSE, 88].

Si ce n'est pas de l'imagination... !

## **2.4 Mémoire et connaissances**

On a l'habitude de dire des autistes qu'ils ont une prodigieuse mémoire. Tamara Morar dit que son fils se souvient des cadeaux reçus pour chaque événement ou de l'endroit précis où ils ont été achetés [TMO, 166]. Elisabeth Emily confirme [EEM, 98] : « *D'où vient sa drôle de mémoire ? Comment se rappelle-t-il de la date précise à laquelle nous avons pris le bateau il y a deux ans ? Pourquoi me demande-t-il des explications sur une réponse que je lui ai fournie six mois plus tôt ? Comment se rappelle-t-il de choses depuis longtemps sorties de notre mémoire ?* ».

Il semble que cette faculté se développe surtout dans deux branches bien précises et complémentaires : les chiffres et les lettres. Rosanne Aubé explique que son fils était amoureux des lettres et surtout des chiffres et que s'il voyait une erreur quelque part : « il devenait maussade, impatient. Il cherchait, n'arrêtait pas de dire « pourquoi ». » [RAU, 33].

Josef précise le fonctionnement très sélectif de sa mémoire : comme tout le monde, il ne retient que ce qui l'intéresse sauf... qu'il ne s'intéresse pas aux mêmes choses que les autres [JSC, 125]. Il déclare ne pas avoir une mémoire extraordinaire... alors qu'il parle couramment 12 langues, dont le vieil éthiopien et l'azerbaïdjanais !

Daniel décrit le mode de fonctionnement mnémotecnique de Kim Peek, l'autiste qui a servi de modèle au film Rain Man. Pour lui, la mémoire photographique est un mythe : « En réalité, Kim arrive à se souvenir d'une quantité incroyable d'informations parce qu'il les tisse les unes avec les autres (chaque fois qu'il en engrange de nouvelles), créant ainsi un réseau mental constitué de milliers d'associations différentes et d'une multitude de connexions » [DT2, 73]. Plus loin, il écrit que Kim se mettait subitement à chantonner en entendant un mot et que ce mot se retrouvait dans la chanson : c'est cette capacité « à coudre un nouveau morceau d'information, dans le « patchwork » épais et complexe des connaissances déjà enregistrées » qui était à l'origine de sa prodigieuse mémoire.

#### 2.4.1 Des chiffres...

On peut dénombrer trois types de comportements autistiques vis-à-vis des chiffres : celui du surdoué qui calcule plus vite que son ombre ou qui manipule les milliers de chiffres stockés dans sa mémoire, celui du simple passionné des chiffres et le commun des AS qui ne semble pas s'y complaire plus que vous et moi.

Le premier type est fabuleusement décrit dans le film Rain Man, qui raconte de manière romancée la vie de l'autiste américain Kim Peek, dont on parlera plus loin. En attendant, voyons le cas de Jean-Michel Aubé, AS québécois, âgé de neuf ou dix ans au moment des faits, raconté par sa mère [RAU, 70] : « Il pouvait vous donner le résultat d'une multiplication aussi difficile que  $65 \times 423$  pratiquement sur-le-champ, avant même que nous ayons pu vérifier avec la calculatrice ». Mais elle conclut ce récit en se conclut par cette remarque : « Avec le temps, il a désappris au profit de ses habiletés sociales ». Cette remarque est pleine d'espoir car il est certainement plus utile, dans notre société d'avoir des habiletés sociales que de savoir calculer plus vite qu'une calculatrice.

D'ailleurs, Daniel mentionne que la différence fondamentale entre la mémoire autistique et neurotypique concerne le contenu des données enregistrées [DT2, 75]. Pour lui, ce sont par exemple des données concrètes comme des nombres ou des dates historiques, alors que pour nous il peut s'agir de données plus subjectives comme celles servant à la reconnaissance d'un visage.

En inversant le problème, on pourrait même penser que c'est le fait que le cerveau doive gérer des relations sociales très complexes qui le rend incapable de jouer au supercalculateur chez la très grande majorité d'entre nous. J'en veux pour preuve que les neurotypiques surdoués deviennent souvent polytechniciens ou énarques et que... ce n'est guère mieux sur le plan des relations sociales !

La description du monde des chiffres par Daniel est ainsi formidable : il parle de splendides paysages numériques formés d'une succession de nombres « de couleurs, de formes et de textures qui s'accordent spontanément entre elles » [DT1, 187]. Fort de cette mémoire, il s'attaqua en 2004 au record d'Europe de récitation des décimales du nombre  $\pi$ . La veille de sa tentative, il était assez anxieux mais il s'endormit en rêvant qu'il se promenait dans un paysage de chiffres qui le rendait calme et sûr de lui [DT1, 191]. Le lendemain, il commença



à réciter ses décimales à 11h05 devant un jury d'examineurs : il atteint le cap des mille premières décimales en dix minutes, celui des dix mille à 13h45 et termina avec la 22 514<sup>e</sup> décimale à 16h14 : en un peu plus de 5 h de récitation sans erreur, il venait de battre le record européen.

C'est bien sûr extraordinaire mais je ferai remarquer que 22 514 chiffres ne représentent en tout et pour tout que l'équivalent de 7 pages de texte dactylographié au format A4. Ne vous sentiriez-vous pas capable, en 4 mois d'apprentissage, de réciter par cœur un texte de 7 pages ? Seulement voilà, il ne s'agit pas de lettres formant des mots, et par là des phrases, mais de chiffres formant des nombres dont la succession n'a aucun sens pour nous. C'est un peu comme si l'on nous demandait de réciter 7 pages de texte en épelant les lettres une par une au lieu de décliner des phrases.

Dans son second livre, il émet l'hypothèse que la région de son cerveau dédiée à la manipulation des nombres est en relation avec celle qui concerne la manipulation des mots, autrement dit le langage [DT2, 164]. D'ailleurs, il précise que ces deux zones sont situées côte à côte dans notre hémisphère gauche. Plus loin, il explique que nous avons l'habitude de lier les mots à des images mentales [DT2, 165] : si l'on vous dit « éléphant », votre cerveau va immédiatement vous faire penser à d'autres mots comme « gris » ou « trompe » alors que si l'on vous dit 21, ça reste un chiffre. Pour lui, il pense immédiatement à une relation avec le chiffre 441, qui correspond à 21 élevé au carré, puis avec 987 qui est le dernier nombre divisible par 21 avant 1000 ! Dans son cerveau, les chiffres ne vivent pas seuls mais en interaction les uns avec les autres, de même que les mots s'assemblent pour former des phrases. Autrement dit, alors que parler d'un éléphant évoque immédiatement, pour nous, un animal gris avec une trompe, parler de 21 évoque immédiatement, pour lui, 441 et 987...

Enfin, quand on lui demanda à quoi cela servait d'apprendre autant de décimales d'un nombre comme  $\pi$ , sa réponse fut que c'était « *quelque chose de très beau et tout à fait unique. Comme Mona Lisa ou une symphonie de Mozart,  $\pi$  est sa propre raison pour être aimé* » [DT1, 195]. C'est le même type de réponse qu'a faite un jour un alpiniste, revenant d'une ascension périlleuse, lorsqu'on lui demanda pourquoi il avait escaladé cette montagne : parce qu'elle était là !

Après cet exploit, Daniel rendit visite à Kim Peek, l'autiste qui servit de modèle au film « Rain Man » [DT1, 209]. Kim avait une malformation de la tête (macrocéphalie) due au développement d'une poche d'eau qui avait endommagé son hémisphère gauche. En outre, on se rendit compte lors d'un scanner qu'il ne possédait pas de membrane, appelée « corps calleux », entre ses deux hémisphères. Et pourtant, il avait appris à lire avant un an et demi et il termina ses études secondaires à 14 ans. On sait aussi qu'il lit une page toutes les 10 secondes, tout en la mémorisant parfaitement, que chacun de ses yeux peut lire simultanément une page différente<sup>13</sup> et qu'il a lu plus de neuf mille livres dans sa vie. Comme il est décédé à 58 ans, imaginez que cela correspond à un livre tous les deux jours pendant toute sa vie : il est vrai que c'est plus facile quand on lit une page avec chaque œil, mais tout de même... !

Avec tout ça, on pourrait croire que les autistes sont des surdoués des maths mais ce n'est pas toujours le cas, ce qui nous amène au deuxième type. On y trouve Matthieu, le fils d'Anne Idoux-Thivet, qui, à l'âge de 5 ans, compte chaque jour, en rentrant de l'école, le nombre de petites baies rouges des cotonéasters qui bordent l'entrée de sa maison [AIT, 103]. On trouve aussi Augustin, le petit-fils de Catherine de La Presle, qui additionne, multiplie et soustrait de

---

<sup>13</sup> Notez tout de même que les pianistes lisent simultanément deux lignes, dans deux clés différentes, et que leurs deux mains sont indépendantes ! Alors pourquoi les yeux de Kim ne le seraient-ils pas ?!

tête dès l'âge de quatre ans et demi [CLP, 29] et qui répond « *je le vois dans ma tête* » à la question de savoir comment il fait ! C'est aussi ce que dira un jour Daniel Tammet.

Quant au troisième type, on le rencontre (!) chez Luke, jeune adolescent AS, qui déclare n'avoir aucun don en ce domaine [LJA, 124] ainsi que chez Kamran, lequel précise tout de même ne pas savoir débiter « *avec une quelconque rapidité les nombres premiers au-delà de 91* » [KNA, 236]. Vous noterez néanmoins au passage, que Kamran sous-entend tout de même qu'il est capable de débiter la liste des nombres premiers jusqu'à 91 « *avec une quelconque rapidité* », etc. Sacrés autistes !

Voyons pour terminer le cas de Claudin, le fils d'Irène Knodt-Lenfant laquelle se plaint qu'il peut étaler 7 cartes sur la table lorsqu'il joue mais pas y poser 7 assiettes pour mettre le couvert, qu'il sait faire des soustractions mais est incapable de compter une assiette en moins quand un membre de la famille n'est pas là, qu'il peut remporter un 7 avec un 8 (toujours aux cartes) mais qu'il ne sait pas si 15 ans est plus vieux ou plus jeune que 70 ans [IK1, 79]. Elle s'exclame : « *On a l'impression que les circuits sont en place mais ne peuvent être utilisés que dans des contextes bien définis, appréciés, utiles pour lui exclusivement, et que les apprentissages ne se généralisent pas spontanément* ». Ainsi, comme pour lui une tablette de chocolat est quelque chose de très important, il serait prêt à la payer plus cher qu'une voiture qui ne l'intéresse absolument pas vu qu'il ne conduit pas.

#### 2.4.2 ... et des lettres

Mais la mémoire n'est pas que l'apanage des chiffres. Ainsi Gunilla peut réciter de longs textes en « attrapant » le premier mot et en déroulant automatiquement toute la suite, sans effort de mémoire. Elle fait état d'une mémoire photographique et écrit qu'elle avait appris par cœur tous les livres d'enfant. Plus tard, au collège, elle écrit : « *Quand j'avais lu toute la grammaire anglaise, je pouvais la feuilleter dans ma tête et m'arrêter sur le paragraphe dont j'avais besoin* » [GGE, 142]. Il ne s'agissait pas de sa part d'un effort de mémoire mais véritablement de la copie du manuel « imprimée » dans sa tête et qu'elle disait pouvoir feuilleter à loisir. Evidemment, ce type de fonctionnement facilite l'accès des AS aux langues : Gunilla déclare avoir appris l'espagnol en un trimestre, Josef parle douze langues et Daniel dix.

Lorsque ce dernier fit un séjour en Lituanie pour y enseigner l'anglais, il apprit par cœur en un week-end le manuel de conversation lituanienne qui lui avait été remis à son arrivée [DT1, 133]. Plus tard, il apprit le roumain simplement pour aider l'un de ses amis britanniques qui venait d'épouser une roumaine, et en échange de cours de golf [DT1, 159]. Il dit avoir une relation « esthétique » avec les langues, à savoir qu'il est stimulé par la belle combinaison que forment entre eux certains mots [DT1, 170]. Il a besoin de plusieurs sortes de livres pour bien apprendre une langue : livres d'enfants, nouvelles, articles de journaux, etc. Il déclare mémoriser les mots au fur et à mesure qu'il les lit mais n'avoir en revanche qu'une mémoire auditive médiocre [DT1, 171].

A la suite de son record de récitation des décimales de  $\pi$ , Daniel fut engagé par des producteurs qui voulaient faire un film sur sa vie. Comme il fallait qu'il y ait du sensationnel, ils lui demandèrent d'apprendre une nouvelle langue en une semaine tout en étant filmé par une caméra : ils avaient choisi l'islandais et, cerise sur le gâteau, il devait accorder une interview télévisée dans cette langue à la fin de sa semaine d'apprentissage, ce qu'il fit avec succès [DT1, 216-220].

Kamran précise que la complexité d'une langue n'est pas le plus difficile pour lui. C'est même le contraire dans la mesure où plus il y a de mots différents ou de règles de grammaire et d'orthographe complexes, plus la langue est structurée et moins il y aura de possibilité

d'erreurs et de méprises [KNA, 26]. Par contre, il bute sur ce qui fait l'essence même d'une langue alphabétique, à savoir l'absence de relation directe entre un mot et ce qu'il désigne : dans une langue pictographique comme l'égyptien ancien (hiéroglyphes) ou le chinois (idéogrammes), l'écriture est autant que possible figurative : ainsi, une tête de bœuf représente le mot « bœuf », un épi le mot « orge » et deux lignes ondulées le mot « eau ». Alors que dans une langue alphabétique, ni les lettres ni leur combinaison en mots ne représentent directement un objet : ainsi, le mot « melon » ne ressemble pas à un melon et « *ça ne sert à rien d'apprendre le mot sans apprendre aussi qu'il n'est pas sensé ressembler à un melon et que le vrai but est, par exemple, d'employer ce mot afin d'obtenir un melon, quand on en souhaite un* » [KNA, 159].

Je ne connais pas le pictogramme pour désigner un melon en égyptien ancien mais il est probable qu'il serait plus facile d'apprendre des hiéroglyphes pour un autiste du fait de leur aspect imagé et, en outre, de l'absence de conjugaison ou de déclinaison. A ce propos, voici une anecdote historique intéressante concernant l'invention des idéogrammes chinois par l'empereur Qin au 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère : lorsqu'il parvint à unifier la Chine, il eut besoin de transmettre des ordres dans des contrées qui parlaient des langues différentes et il demanda à l'un de ses ministres d'inventer une écriture symbolique basée sur des images. D'ailleurs, un certain Gabriel Bernot, TEDSI, mentionné par le docteur Constant soutient l'idée suivante : pourquoi inventer des pictogrammes pour les autistes alors qu'on pourrait leur faire apprendre les idéogrammes chinois ? Et il paraîtrait qu'il l'a fait avec un autiste mutique et que cela aurait marché mais je n'ai pas réussi à en savoir plus.

#### 2.4.3 Connaissances et dons

A l'instar des autres enfants, les connaissances et les dons des autistes peuvent être de nature scientifique, philosophique, métaphysique, linguistique, musicale, etc.

En sciences, Birger déclare connaître la définition du plancton, bien qu'il soit mutique et donc théoriquement incapable de lire : « *les microorganismes les plus importants sont les entités unicellulaires dans l'eau, le plancton, [qui] sont disons des organismes qui en flottant dans l'eau se déplacent sans mouvement, entre autres des algues diatomées cyanophycées* » [BSE, 91]. Au collège, Sean se passionne pour l'astronomie qui concerne des phénomènes qui se produisent tellement loin qu'ils lui permettent de s'évader de son monde : « *Dans de pareils moments, ma souffrance et mon angoisse se dissipaient lentement et je finissais par me trouver dans un état d'esprit proche de la normale* » [SBA, 239].

En arts, J. pense que les autistes doués présentent des capacités spéciales dans le domaine du dessin (notamment en perspectives et en 3D) et de la musique (pour être exhaustif, notons qu'il signale aussi des dons en calcul arithmétique : détection des nombres premiers, mise en facteurs ou calcul mental). Mais ce qui est intéressant est que leurs performances sont réalisées différemment de celles des neurotypiques doués. Alors qu'un dessinateur expérimenté tracera une ébauche de son dessin, qu'il pourra rectifier à loisir, avant d'en proposer une version finale, un autiste le fait « *sans construction, sans gribouillage, sans essai ni erreur et en commençant simultanément par plusieurs détails du dessin* », détails qu'il ne reliera qu'à la fin pour réaliser son œuvre [J., 143].

Cela me fait penser à un extraordinaire documentaire télévisé sur Picasso où on le voit dessiner sur une grande feuille de papier collée sur une vitre verticale. La caméra, placée derrière la vitre, permet de voir tous ses traits de crayon sans l'observer lui-même et donc, probablement, sans le déranger. On le voit tracer à toute vitesse des traits et faire des tâches aux quatre coins de la feuille et ce n'est que dans les dernières secondes que surgit - de cette masse apparemment informe - un dessin splendide et puissant. Cela ne signifie pas forcément

que Picasso était autiste (quoique ?!) mais ça correspond à la description de J., ce qui nous permet de toucher du doigt la manière dont travaillent certains autistes.

Dans le registre musical, on a l'exemple de Jean-Michel, AS québécois, alors âgé de 8 ans. Son frère neurotypique jouait du rock avec des amis et ceux-ci avaient oublié chez lui une partition du groupe Metallica : Jean-Michel s'est mis à la jouer sans que personne ne lui ait enseigné quoique ce soit ! C'est d'ailleurs ce qui est arrivé à Mozart (mais pas avec Metallica) qui a lui-même été soupçonné d'être un AS surdoué...

Une autre anecdote amusante concerne cette fois les prestations de Jean-Michel en théâtre. A l'occasion d'un spectacle scolaire, il devait réciter un texte qu'il maîtrisait sur le bout des doigts. Il le fit avec aplomb sauf que c'était absolument incompréhensible. Que s'était-il passé ? Son frère découvrit qu'il l'avait récité à l'envers : « *Rien de moins, par défi, car c'était devenu trop facile de la jouer normalement* » [RAU, 70].